U d'/of OTTAWA
39003003936704

UNIVERSITAS
BIBLIOTHECA

LE THÉATRE D'ART

ELËN

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116
MCMXVIII

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/elndrameencinq00vill

ELËN

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 462

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

ELËN

DRAME EN TROIS ACTES

ÉDITION DÉCORÉE DE COMPOSITIONS ORIGINALES
DESSINÉES ET GRAVÉES SUR BOIS PAR LOUIS JOU

PORTRAIT DE L'AUTEUR GRAVÉ SUR BOIS
PAR L. PERRICHON

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LE THÉATRE D'ART
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116.
MCMXVIII

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PQ
2476
.V4E4
1918

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

PUBLIÉ pour la première fois en 1865, Elën[1] est une des premières productions de Villiers de l'Isle-Adam.

En réimprimant cet ouvrage, nous ne nous dissimulons pas ce qu'il peut offrir de désuet, mais son caractère dramatique, plus encore que sa rareté, mérite de lui assurer une place dans notre collection du « Théâtre d'Art ».

1. Paris, Imprimerie Poupart-Davyl, in-8°. Voyez la note bibliographique de la page XVII.

Lorsqu'il l'écrivit, l'auteur n'avait pas atteint sa vingt-septième année. Fixé en Bretagne, dans sa famille, on ne connaissait de lui qu'un assez faible recueil de poèmes, publié en 1859[1], *et un roman,* Isis, *demeuré inachevé, dont la première partie, seule, avait vu le jour en 1862*[2].

Bien que nous ignorions tous des circonstances qui le portèrent à concevoir cette œuvre étrange, il est peu douteux qu'en faisant l'essai de ses facultés scéniques, il poursuivit le double but de fixer son idéal féminin et d'affirmer ses tendances philosophiques. Postérieure à Morgane, *qui, pourtant, ne parut que*

1. Premières Poésies, 1856-1858. *Lyon, Scheuring et Cie, 1859, in-8° de 180 pp.*

2. Isis, *(Première partie). Paris, Dentu, 1862, in-8°, 235 pp.*

Morgane, *drame en cinq actes, en prose. Saint-Brieuc, Guyon Francisque, 1866, in-8°. On sait que cette pièce fut composée en 1855.*

l'année suivante, elle fait déjà pressentir Axel ; seulement, ce qui lui donne son véritable sens tient à des qualités qui ne sont pas celles qu'on admire généralement dans son grand drame ésotérique. C'est, avant tout, une œuvre débordante de verve juvénile, où la sincérité tient lieu d'expérience, une œuvre en laquelle la passion s'exalte jusqu'au plus pur lyrisme. Drame d'un romantisme exaspéré, mais qui tente de renouveler les thèmes d'inspirations vulgarisés par les serviles imitateurs d'Hugo, Elën sollicite notre attention parce qu'il expose d'une manière émouvante l'éternel conflit de l'amour et de la mort. D'aucuns, nous le savons, lui reprochent de porter la marque de son temps et de ne se présenter à nous que sous une parure ancienne. Loin de les contredire, admettons, avec eux, qu'il a le charme des choses surannées. Qui ne

serait touché, d'ailleurs, par ce qu'il renferme de fraîcheur sentimentale, de grâce imprévue et par cette abondance verbale qui l'anime et le vivifie.

Ne demandons pas à l'art de Villiers de s'exprimer dans le domaine du réel. Ici tout est fiction. Qu'importe à l'esprit créateur le lieu où l'action se déroule. En dressant ses tableaux et en plaçant au cœur de la vieille Allemagne, l'intrigue qu'il a imaginée, l'auteur quoique influencé — égaré, dira-t-on aujourd'hui — par des doctrines germaniques, n'a en vue que de créer une atmosphère de rêve. Si le décor est conventionnel, les costumes ne le sont pas moins. Sous l'habit d'apparat de son héros — Samuel Wissler — ce n'est pas un étudiant de l'Université de Dresde que Villiers nous présente, c'est l'image de la jeunesse et de la jeunesse ardente du poète, de même que

sous les traits de la Comtesse Elën, il évoque, d'une manière heureuse, la femme tentatrice et perfide à la fois, jusqu'à l'inconscience.

Entre Madame de Walhburg, impérieuse, violente à l'excès, qui se complaît à trouver dans l'amour l'arrière-goût du meurtre de sa rivale, et la Courtisane éprise de sensations rares, on voit où vont ses préférences d'artiste. C'est que le poète et la Courtisane, observerons-nous, sont de même essence humaine. L'idéal féminin si magnifiquement exalté dans toutes les autres œuvres de Villiers prend là un relief saisissant.

Un critique s'est épris un jour du songe d'opium qui précède le dénouement de cette histoire tragique[1]. C'est un

1. *Cf. : Paul Bourget :* Villiers de l'Isle Adam *(Le Parlement, 13 février 1883). Voyez aussi, dans « Les Hommes d'aujourd'hui », l'opinion de Paul Verlaine sur ces pages impressionnantes : « Le lecteur, après avoir*

morceau d'importance, convenons-en, mais qui ne le cède en rien pour la maîtrise, la hardiesse d'invention, aux répliques finales de ce drame quasi-wagnérien. Quoi de plus poignant, en effet, que la scène où Samuel Wissler — c'est le poète lui-même qui parle — clame ses désillusions et pleure sa jeunesse avilie. Quels accents pour exprimer le désespoir d'avoir été trahi dans ce qu'il y a de plus noble en ce monde.

pris connaissance de ce fragment, pourrait comprendre à quel écrivain *de race et de taille l'on a affaire quand on visite ce* poète *absolu. Car poète, bien qu'ayant écrit relativement peu de vers, il l'est plus certainement qu'aucun de cette époque-ci, ou tout au moins autant que les plus vraiment poètes du siècle. Du poète il a la sensibilité, la vibration, l'éclair, il en a aussi la langue, au suprême degré sonore et riche et disant magnifiquement tout ce qu'il a fallu dire et rien d'autre, puisque du poète il possède encore le bon sens, ce don suprême du poète, le bon sens, le vrai! le tact, la mesure, dans les deux sens qui n'en font qu'un... »* (Œuvres complètes, *t. V, p. 305.)*

« Par toi je suis tombé jusqu'à la vie. O fiertés perdues, je suis le fantôme de ce que j'étais... »

Je ne sais pas au théâtre de situation plus forte que celle qui, au troisième acte, pousse Samuel au geste et aux paroles sacrilèges devant le cadavre de son amante éphémère. On comprend alors qu'une idée directrice a tout conduit, et que l'auteur, s'inspirant d'une formule inédite, dispose de moyens qui, plus habilement employés, nous eussent valu un chef-d'œuvre nouveau. Quelques-uns s'en rendirent compte qui reprirent ce thème incomparable, et sous le vain prétexte de le rajeunir, le gâtèrent. Sans chercher des analogies dans le théâtre contemporain, il est équitable de rappeler que Le Passant, de François Coppée, lui dut le meilleur de son invention. On nous dispensera, nous voulons le croire, d'établir entre ces deux

ouvrages un parallèle qui nous laisserait mal dissimuler l'opinion que nous nous faisons de l'imitation et de l'imitateur.

Nous avons dit plus haut que cette pièce participait de l'art wagnérien. En d'autres temps, cela demanderait un commentaire. Ce ne fut pas, disons-le, l'effet d'une pure coïncidence. L'idéal de Villiers et celui de l'auteur du Tannhauser se fortifièrent d'une même foi Hégélienne. Deux génies se sont rencontrés un jour sur une cime. Partis du même point, peut-être saurions-nous mal discerner l'évolution qu'ils accomplirent l'un et l'autre, si les événements de l'heure présente ne nous amenaient à constater déjà que celle du maître de Bayreuth s'achève dans un crépuscule sanglant.

Sur la douce terre de France, meurtrie et souillée par l'envahisseur, le rêve du poète s'épanouit glorieusement,

et ce n'est pas le fracas des armes, ni le brouillard sanglant de ces instants tragiques qui l'obscurcira.

Un tel conte d'amour, on le sent, est fait pour la méditation plutôt que pour la scène. Le drame de Villiers fut néanmoins représenté au Théâtre Libre, le 14 février 1895 [1]. L'expérience démontra une fois de plus, hélas ! que l'idéalisme du poète s'accommode assez mal des réalités de la scène. Ce ne fut, à proprement parler, qu'une simple représentation d'amateurs. Nous y assistâmes et nous en avons gardé l'amer souvenir. Fût-ce insuffisance des acteurs, médiocrité de la mise en scène, ou bien encore incompréhension d'un public mal préparé à entendre un

1. *Voici la distribution de cet ouvrage : MM. Larochelle* (Samuel Wissler) ; *Duluard* (Andréas de Rosenthal) ; *Séverin Mars* (Goetz) ; *Mlle Bailly* (Tannucio) ; *Mesdames Laurent Ruault* (Elën) ; *Brienne* (Mme de Walhburg) ; *J. Hellen* (Grète) ; *Brécourt* (Térésa) ; *et d'Arthien* (Carmen). *Il y avait une musique de scène d'Auguste Chapuis.*

dialogues entremêlés de propos philosophiques, mais la pièce sombra lamentablement. Les admirateurs de Villiers de l'Isle Adam, trop peu nombreux, se sentirent mal disposés à défendre, au milieu d'un auditoire hostile, ces trois actes dont le charme intégral ne s'éprouve guère qu'à la lecture. La presse en parla peu, en parla mal ou n'en parla point.

Ce fut une des dernières réalisations scéniques du théâtre de Villiers. Pour nous, bien qu'elle aboutît à un échec, cette tentative ne saurait être, cependant, considérée comme concluante, car l'auteur de La Révolte, on le sait, eut parfois une inspiration digne d'un sort meilleur et il n'ignora pas l'art de faire frémir un auditoire.

Elën ne sera probablement jamais reprise. On la lira; cela suffit à la gloire de son génial auteur.

Ad. B.

BIBLIOGRAPHIE

ELËN. || Drame en trois actes, en prose || par || Auguste Villiers de l'Isle-Adam. || Paris, || Imprimerie Poupart Davyl et Comp., || 1865, in-8°, 14 pp., sur deux colonnes.

ELËN... || Deuxième édition. || Saint-Brieuc, Imprimerie-Librairie Guyon Francisque, 1866, grand in-8°, 75 pp. + 3 ff. non chiffrés.

ELËN... Revue des Lettres et des Arts (Villiers de l'Isle-Adam, Rédacteur en Chef). Fascicules des 9, 16 et 23 février 1868.

C'est sur ce texte, le meilleur de tous, car il fut revu avec soin et corrigé par l'auteur, que nous avons établi la présente édition.

ELËN... Nouvelle édition. Paris, Chamuel, 1896, in-8°, 175 pp.

Édition ornée d'un portrait en lithographie par Franc Lamy, représentant Villiers de l'Isle-Adam sur son lit de mort, et précédée d'un poème étranger à l'œuvre, extrait des *Contes Cruels* (Cf. : *Contes d'Amour* IV. *Au bord de la Mer* : Au sortir de ce bal nous suivîmes les grèves...) Le texte d'Élën est ici très fautif.

A THÉOPHILE GAUTIER

« Ici git Clarimonde

« Qui fût de son vivant

« La plus belle du monde... »

TH. GAUTIER.

La Morte amoureuse.

PERSONNAGES

SAMUEL WISSLER.

ANDRÉAS DE ROSENTHAL,

Jeune seigneur de Dresde.

GŒTZ,

Étudiant, ami de SAMUEL.

TANNUCIO,

Chanteur et page d'ELËN (dix-sept ans).

ELËN.

MADAME DE WALHBURG,
Dame de Dresde.

GRÈTE,

TERESA et CARMEN,
Suivantes d'ELËN.

UN LAQUAIS.

Étudiants, Masques, Seigneurs et Dames
de Dresde, Religieux, etc.

LA SCÈNE EST A DRESDE A UNE ÉPOQUE VAGUE.

Toutes les indications prises du Théâtre.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

UNE TERRASSE DEVANT L'AUBERGE

DES

« ARMES DE DRESDE »

La devanture tient la longueur des trois plans, à gauche. ⇒ Au fond, grande allée de la principale promenade de Dresde; montée praticable. Statues entre les arbres; palais lointains. ⇐ A droite, charmille dont l'entrée fait face au public; près de la charmille, un banc de mousse. ⇒ A gauche, presque au milieu de la scène, table sur laquelle est posé un candélabre allumé.

Au lever du rideau, TANNUCIO dans un grand manteau brun, la cape ramenée sur le front, descend par le fond, à droite; l'heure sonne dans la ville; il regarde l'enseigne et s'arrête.

SCÈNE PREMIÈRE

TANNUCIO, *seul, puis* GRÈTE.

TANNUCIO

LES *Armes de Dresde?*... Bien. Neuf heures, je suis exact ; madame de Walhburg va venir.

Il s'approche.

Les étoiles commencent à briller ; le vent est si doux qu'il n'agite même pas les lumières de ce flambeau.

Il frappe sur la table,
GRÈTE paraît sur les marches de l'auberge.

Du vin de Calabre !

Il s'asseoit, puis s'accoude et rêve.

Madame de Walhburg !... Oui, c'est une violente amazone, attrayante comme les dangers inconnus ; l'obscure fierté de ses regards ne laisse jamais transparaître la fête lugubre de son cœur ; son front porte la mélancolie comme une parure, et toujours vêtue de noir, elle ajoute parfois à son corsage un bouquet d'immortelles, comme on en voit sur les tombeaux.

Rentre GRÈTE avec un flacon cerclé de paille et une coupe de cristal. Tumulte de hurras dans l'intérieur de la taverne.

Quelles sont ces voix joyeuses ?

GRÈTE

Ce sont les étudiants qui boivent depuis trois jours.

Elle verse.

Ils attendent ce soir même, le retour de leur chef, Samuel Wissler.

TANNUCIO

à part.

Leur chef ?... C'est juste ; ils conspirent pour se distraire, ces jeunes gens.

Les fenêtres du palais d'ELËN s'illuminent dans le lointain ; TANNUCIO se détourne, un reflet de lumière frappe son visage ; GRÈTE l'aperçoit ; mouvement de surprise.

TANNUCIO

haut.

Qu'avez-vous ?...

GRÈTE

Rien. N'êtes-vous pas...

TANNUCIO

à part.

Diavolo !...

GRÈTE

... Le page de la comtesse Elën ?

TANNUCIO, souriant, hausse légèrement les épaules et boit sans répondre.

Certainement, vous lui ressemblez un peu.

TANNUCIO

la regardant fixement.

Vous connaissez ce page, mademoiselle ?

GRÈTE

Oh ! pour l'avoir vu passer à cheval et rentrer dans ce palais où madame Elën donne des bals si brillants, toutes les nuits... Mais Theresa, ma cousine,

qui est à la comtesse, pourrait vous dire une belle histoire !

TANNUCIO

inquiet.

Une belle histoire ?

GRÈTE

Je l'ai oubliée... — Cela s'est passé en Italie, je crois. — La comtesse, paraît-il, voyageait dans les Apennins. On traversait une grande forêt, aux environs de Florence, lorsque, tout à coup, son équipage fut entouré par des brigands.

TANNUCIO

lorgnant, aux lumières des bougies, la coupe de cristal.

Malpeste !

GRÈTE

Les domestiques étaient si bien armés que les brigands prirent la fuite. Tan-

nucio était un joli garçon de quinze ans ; il faisait partie de la bande, et la belle dame, au fort de l'aventure, l'avait distingué d'un coup de pistolet. L'enfant était tombé tout sanglant sur le gazon, la comtesse le prit dans sa calèche, le fit guérir, et, comme il chantait bien, il est devenu son page, depuis.

TANNUCIO

se levant.

Un glorieux conte !

Lui donnant une pièce d'or.

Tenez, mademoiselle.

GRÈTE se retire avec un sourire et un salut. — TANNUCIO s'éloigne vers le fond de la scène. — Aussitôt la porte refermée, il se retourne brusquement.

SCÈNE II

TANNUCIO

seul.

Seul !...

Il fait un geste de décision insouciante, entr'ouvre son manteau, relève sa cape, et les jette loin, sur un banc. — Il apparaît alors dans son costume de page : pourpoint et mailles collantes, en soie cramoisie, et brodés de passequilles d'or ; un riche poignard à la ceinture, une plume de paon au coin de la toque, les cheveux bouclés, noirs, flottants et poudrés d'or ; il se met à rire silencieusement.

Protée n'était qu'un malappris !...

Il s'asseoit près du candélabre, sur la table, puis il tire de sa poche un petit flacon et le regarde.

Vingt-cinq gouttes, vingt-cinq mille florins !... disait-elle. — Mille florins la goutte ; on doublerait volontiers la dose

à l'occasion ! — L'obscur est de les verser.

Il rêve.

D'ailleurs, il est d'autres moyens, moins hasardeux et plus brillants ; — la zingara corse qui me l'a cédé pour une ballade me jura, sur ses amours, que le parfum de ce bon élixir suffirait pour infiltrer dans le cœur un poison irrémédiable ; — je suis tranquille, ô mille fois dédaigneuse Elën !

Un moment de silence. — Il se lève tout à coup.

Ah ! divinités infernales !... je n'hésiterai pas. Je me moque des amours et des vengeances, je souris des noires colères jalouses. — Mais quoi !... pas un thaler dans la bourse, et j'ai besoin d'or pour m'en aller dans les pays de mes rêves, les pays de calme et de clartés !... Car je m'ennuie sous ces froids

soleils !... je chante mal dans ces pays de malheur... L'or est décidément le bienvenu ! Les dés sont jetés ; — j'accepte.

Il se rassoit sur la table, se remet à jouer avec son poignard et reprend sa physionomie souriante.

A présent rappelons-nous la fameuse phrase de Madame de Walhburg : « Il nous faut un signal ; eh bien, ce soir à neuf heures soyez caché dans la charmille, à l'hôtel des *Armes de Dresde*. Appuyée au bras de monsieur de Rosenthal, je passerai près de vous ; si je laisse tomber ce bouquet d'immortelles, exécutez vite ; si je garde les fleurs à la main, attendez encore. » — Bien !... Pourvu qu'elle soit résolue !...

Il se lève et fait quelques pas en regardant les allées environnantes.

C'est elle !... Oui ; les voici tous deux ;

ils parlent d'amour, sans doute... A mon poste !

Il se cache dans la charmille et s'accoude à une statue. Entrent par le fond, à gauche, madame de WALHBURG et le Chevalier.

SCÈNE III

ANDRÉAS DE ROSENTHAL
— MADAME DE WALHBURG —
TANNUCIO *caché, puis* GŒTZ

ANDRÉAS

vêtu de noir, jeune seigneur, un peu pâle, irréprochable.

Je m'attendais à rencontrer la landgrave Lénore, votre belle amie, dans le cours de la soirée d'hier ; vous avez chanté seule et si bien que nous avons oublié son absence, madame.

MADAME DE WALHBURG

Ce compliment, monsieur de Rosenthal, ne s'adresse pas à moi ; vous ne m'avez pas entendue ; je vous rappelais seulement, — oh ! j'en suis certaine ! — les accents d'une voix plus aimée.

Elle s'asseoit sur le banc de mousse.

ANDRÉAS

Vous me surprenez, madame.

MADAME DE WALHBURG

jouant avec le bouquet d'immortelles.

En ce moment même vous êtes soucieux ; vous songez à une femme près de laquelle, selon vous, la plupart des autres femmes ne méritent plus l'attention : — la comtesse Elën, je crois ?...

Doucereuse.

Pardon, je ne savais pas que ce nom dût vous faire pâlir ?

ANDRÉAS

debout, appuyé à la charmille.

J'ai sans doute admiré, avec tout le monde, la comtesse Elën dès son arrivée à Dresde, et nous avons été liés quelque peu, c'est vrai ; mais actuellement, ce ne serait que par politesse ou par simple curiosité que je prendrais sur moi, si je la rencontrais jamais, de lui demander de ses nouvelles.

MADAME DE WALHBURG

souriante.

Vous êtes heureux : vous avez le détachement facile. Voilà, certes, un amour vite effacé.

ANDRÉAS

Effacé !... Les sentiments qu'inspire une telle femme peuvent changer, mais ils ne s'effacent pas.

MADAME DE WALHBURG

Ce qui veut dire que vous en êtes à la haine ?

ANDRÉAS

après un silence.

J'ai beaucoup aimé la comtesse Elën, madame.

MADAME DE WALHBURG

C'est un sentiment d'amour-propre blessé qui vous fait parler de la sorte : vous êtes injuste.

ANDRÉAS

Le cœur ne sait rien du juste ou de l'injuste : il éprouve ; cela suffit. Mais quittons ce sujet, de grâce.

MADAME DE WALHBURG

Dites, vous l'aimez encore, monsieur de Rosenthal ?

ANDRÉAS

avec un sourire.

Ceci me fait de la peine, venant de vous.

MADAME DE WALHBURG

De toute votre âme, n'est-ce pas !...

ANDRÉAS

à part.

Par les démons !...

Haut.

Ne parlons plus de la comtesse, je vous en prie.

MADAME DE WALHBURG

Au point d'en mourir, si elle n'essaye pas de vous aimer encore ?...

ANDRÉAS

— brusquement. —

Eh bien, oui madame ! puisque vous

tenez à le savoir. La comtesse Elën serait ici, s'approcherait de moi, me prendrait la main en me disant : « Je veux essayer de vous aimer, » je lui répondrais : « Vous êtes venue comme un supplice et vous avez emporté mon âme ; je ne vous rappellerai pas les circonstances qui nous ont séparés au milieu de cruelles paroles ; je sais qu'on n'efface rien. Quand vous m'eûtes abandonné, mon premier mouvement fut de plaindre celui qui vous aimait ; je savais qu'il serait seul un jour. Je n'ai connu de la haine que ce qu'elle a de fiévreux et de passager ; je n'éprouvais pas de jalousie, puisque d'autres yeux que les miens ne pouvaient voir en vous celle que je voyais ; nul ne saurait vous ravir, pour moi ! J'ai pensé simplement que vous étiez morte ; j'ai pâli souvent de douleur en me souvenant de vous. Maintenant je te revois, c'est bien ; laissons là

tout cet enfer !... Je me demande seulement comment tu es ressuscitée aussi belle, étant restée plus longtemps que Lazare dans le tombeau. »

MADAME DE WALHBURG

lui prenant les mains.

Comme vous aimez !... Cependant vous êtes seul.

ANDRÉAS

Je n'ai plus qu'un devoir à remplir.

MADAME DE WALHBURG

Eh ! mais une femme n'est pas impitoyable.

Avec un sombre dédain contenu.

Et surtout...

ANDRÉAS

Je ne comprends pas...

MADAME DE WALHBURG

Et quel est-il ce devoir ?...

ANDRÉAS

après un moment.

Aimer seul.

Il fait quelques pas vers le fond de la scène et regarde les noires allées désertes.

TANNUCIO

se dressant près de madame de Walhburg, et d'une voix très basse et très rapide.

Eh bien ! madame ?

MADAME DE WALHBURG

de même.

Attends encore !...

TANNUCIO se cache de nouveau dans la charmille. → ANDRÉAS revient vers elle. MADAME DE WALHBURG remettant les fleurs à son corsage.

Il me semblait que votre attachement datait d'un voyage en Italie ?...

ANDRÉAS

Elën !... je l'ai connue, étant venu un soir lui demander l'hospitalité dans un sombre et antique palais, aux environs de la Ville Eternelle. Des étangs dormaient à peu de distance de ses murailles, et ce voisinage en approfondissait l'isolement. Sous le charme d'une sympathie mutuelle, elle m'apprit alors qu'elle venait de régions éloignées, des Antilles, je crois, — de son pays, — et qu'elle vivait retirée. Bientôt l'intimité devint plus familière et, sous le charme de sa causerie, je me sentais oublier les désenchantements. Dans la peine, sous les fers, au milieu d'épreuves indicibles, s'était justifiée l'élévation native de son esprit. Les transparences de ses rêves

ornaient ses regards ; ils inspiraient des sensations de forêts orientales ; il y avait des lions et des serpents dans les solitudes de cette femme !... Et je remarquais sa beauté, l'éclat de sa pâleur créole, la distinction de ses traits, les bruns reflets de sa chevelure. Des senteurs de lianes dorées émanaient de sa démarche, son corps était baigné du riche parfum des savanes... Oh ! son visage magnifiquement fatal !..., je l'ai perdu.

MADAME DE WALHBURG

Vous avez revu ce visage ?

ANDRÉAS

Oui... Deux années lui donnaient ces charmes pénétrants qui éveillent l'idée du premier rayon d'octobre sur les feuilles : c'est maintenant une jeune

femme dont les sens atteignent l'horizon de la Mort.

MADAME DE WALHBURG

à part.

O ! tristesse, il ne me voit même pas.

haut, d'une voix glacée.

Quel âge a-t-elle ?...

ANDRÉAS

Le vôtre, à peu près.

MADAME DE WALHBURG

à part.

Misérable femme ! puisse le poison te faire éprouver seulement la moitié de mes souffrances !

Haut.

Il est inutile de rester plus longtemps : l'air de la nuit m'a fait du bien ; je vous remercie : je suis mieux, je puis rentrer.

ANDRÉAS

J'aurai l'honneur de vous présenter mes adieux ce soir, madame ; je vais partir pour un pays très éloigné.

MADAME DE WALHBURG

Comment !... vous quittez l'Allemagne !... Vous allez... et c'est maintenant que vous le dites ?...

Elle tombe assise encore ; silence ; étonnement du Chevalier.

Oui, je comprends !... distraire, étouffer votre chagrin...

brusquement.

Tenez, c'est une chose intolérable, monsieur, c'est une horrible pitié !... D'où vient-elle, cette femme ?... de Rome : on sait ce qu'elle a fait en Italie ! Sa beauté, dites-vous ? Je l'ai vue : son visage est passable, à peine. Son intelli-

gence ? A quoi l'exerce-t-elle ?... Son goût ?... Quels amants se choisit-elle ?... Ah ! Ses moyens de séduction, je les devine !... Peu de femmes en seraient jalouses.]

ANDRÉAS

Vous avez des regards plus élevés, madame.

MADAME DE WALHBURG
continuant.

Oui, tout ce que je pourrais ajouter de palpable serait inutile : vous l'aimez... La radieuse Elën m'a pris mon mari, je crois ?.. Je le lui laisse bien volontiers. Elle nous insulte par ses triomphes et son luxe inconcevables ; eh bien ! le prix de ses faveurs est juste ; c'est charmant : chacun son métier !... Un prince palatin, un jeune seigneur, d'une beauté, d'une âme exquises, vient de se tuer à cause d'elle, c'est parfait ! Le bruit, le

fard, le deuil, la ruine, l'impudence et la honte, c'est admirable : à chacun sa vie !... Mais qu'elle soit parvenue à vous aveugler ainsi, à vous ôter à vous-même, à vous faire souffrir si profondément, monsieur de Rosenthal !

sombre.

Je suis bien malheureuse, bien disposée au pardon ; cependant voilà ce que je garde au fond de mon cœur.

ANDRÉAS

Madame, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, bien qu'il soit pénible d'entendre outrager, n'importe ses crimes, une femme aimée et perdue. Je ne conçois rien à ce courroux, ni rien à cette conversation. Vous m'avez questionné avec instance et j'ai répondu sincèrement : je le regrette ; mais je ne veux pas me livrer à demi ; écoutez.

Elles ne me touchent plus ces histoires sombres dont j'ai souffert !... D'autres l'ont possédée, je le sais. Oui, le premier connut sa vigne vierge aux grappes dorées par le soleil d'Orient ! Le second s'est baigné dans ses fleuves paisibles ! Le troisième s'est enivré avec une goutte de sa nuit remplie d'étoiles attristées !... Que m'importent les autres ! Seul je sais ce qu'elle m'a donné... Qu'elle ait aimé celui qui vous parle, je n'en doute pas ; elle n'aime plus, voilà tout. De quel droit lui ferais-je un crime d'un malheur qui me frappe ? J'ai provoqué tout cela ; de quoi me plaindrais-je ? Elle n'aimera plus, cela me console... En vérité, madame, heureux celui qu'une femme aime le dernier ! Il est pareil à ce nabab qui héritait des maharadjahs indiens. Mon âme lointaine s'inquiète peu des océans traversés, des horizons parcourus, des amours endormis sous la terre.

MADAME DE WALHBURG

Et vous partez !... J'espère que nous nous retrouverons encore ?

ANDRÉAS

Le pays que j'ai choisi pour exil est en rapport avec moi-même, et mon cœur est une nuit d'hiver. Ce sont des parages de tempêtes ; une étendue de vagues informes, troublées, désespérées, de rochers brisés par le froid : je vais vivre dans une cabane, de la vie des pêcheurs. J'en ai assez de la terre.

MADAME DE WALHBURG

Alors, certainement, nous nous retrouverons.

ANDRÉAS

Je ne pense pas, madame ; c'est le pays nocturne où le vent des mers lutte

avec le vent des montagnes ; c'est l'Islande !

MADAME DE WALHBURG

Je ne vous quitte plus, si vous voulez.

Elle se lève et lui tend la main.

ANDRÉAS

reculant de surprise.

Oh !... vous m'aimez !... Vous !...

MADAME DE WALHBURG

De toute mon âme et depuis longtemps, monsieur de Rosenthal !

ANDRÉAS

Madame, pourquoi donc avez-vous attendu ? Mon cœur est mort : je suis de ceux qui ne peuvent aimer qu'une fois. Recevez les meilleures pensées qui me restent... Je dois partir seul.

MADAME DE WALHBURG

cachant son visage dans ses mains.

Allons ! tout est fini.

Elle tombe contre la charmille et reste silencieuse un instant : puis elle arrache lentement les fleurs de son corsage et les regarde. ANDRÉAS est au milieu de la scène interdit ⇸ Entre GŒTZ, sortant de la taverne.

SCÈNE IV

Les mêmes, GŒTZ, *descendant les marches, puis* SAMUEL WISSLER.

GŒTZ

— à part. —

(C'est un jeune homme de bonne mine, et portant le costume des étudiants.)

Comment ! dix heures ! — et Samuel n'est pas ici ! — Serait-il arrêté !

Au Chevalier.

Puis-je me permettre de vous demander, monsieur, si vous n'avez pas rencontré en chemin, tout à l'heure, un jeune homme d'environ vingt-six ans, d'une physionomie grave, intelligente et douce, aux prises avec une escouade de soldats ?

ANDRÉAS

Non, monsieur, je n'ai vu personne.

Ils causent à voix basse ; Madame de WALHBURG s'est éloignée de quelques pas vers le fond de la scène.

MADAME DE WALHBURG
à part.

Fleurs mortelles, je vous laisse tomber avec mépris, comme je laisse tomber de mon cœur, mon amour et ma vengeance !

Le bouquet tombe ; SAMUEL entre à gauche en ce moment.

TANNUCIO

dans la charmille.

A l'œuvre !

Il fait un geste sinistre, s'enveloppe de son manteau et se croise avec SAMUEL.

SAMUEL

se baissant et présentant le bouquet.

Vous perdez ces fleurs, madame.

Madame de WALHBURG tressaille et le regarde fixement.

GŒTZ

se détournant, joyeux, au son de la voix de Samuel.

Hé ! le voilà !

Il s'approche de SAMUEL → TANNUCIO, invisible, au fond, observe en silence.

MADAME DE WALHBURG

à Samuel.

Gardez-les, monsieur, et puissent-elles vous porter bonheur !

TANNUCIO disparaît.

SAMUEL

— s'inclinant. —

Mille grâces !

Il attache les immortelles à l'un de ses brandebourgs et redescend la scène en échangeant une poignée de mains avec GŒTZ. Madame de WALHBURG prend le bras du Chevalier et s'éloigne avec lui silencieusement.

SCÈNE V

SAMUEL, GŒTZ

GŒTZ

Oh ! mon cher Samuel !...

Ils s'embrassent avec effusion.

SAMUEL

Eh bien, me voilà, mon cher Gœtz !...
Qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

GŒTZ

Nous avons mené la même vie, aventureuse et libre ; nous avons aimé, nous avons souffert, nous avons travaillé ; nous avons sablé de larges rasades, en causant de toi le plus souvent... Mais, viens ; Justinian, Manuel, Hans, Arnold et tous les anciens attendent le président des étudiants de Saxe ; ils sont impatients de connaître les dépêches de Prusse et d'Allemagne.

SAMUEL

Tout à l'heure.

Applaudissements et cris dans la taverne.

Quel bruit ils font, ces enfants !

Il s'asseoit.

GŒTZ

debout près de lui.

Toujours grave ?... Toujours enseveli

dans les profondes pensées ?... Toujours en bonne fortune avec la déesse Raison ?

SAMUEL

souriant.

Toujours.

GŒTZ

Il est des maîtresses moins jalouses et plus galantes ?... Tiens, j'ai là, sur ivoire, un médaillon de la comtesse Elën... Connais-tu la comtesse ?

SAMUEL

Non.

GŒTZ

Un Titien, cher docteur ! Une brillante courtisane, comme disent les Italiens.

SAMUEL

Celui qui aime une telle créature

mérite qu'elle lui mette le pied, tôt ou tard, sur le cœur et sur le front.

GŒTZ

Les femmes ne brisent l'avenir que de ceux qui n'en ont pas. Cher Samuel, à défaut des amours compliqués et superbes, ne sois pas, au nom de ta jeunesse, plus austère que les ermites !... Vois ce feuillage rouge ; c'est la fin de l'automne ; elles approchent, les longues veillées d'hiver ; la causerie aux clartés de la lampe, deux ou trois amis éprouvés et savants, autour de soi des livres, les chiens près du feu, la carabine accrochée, de bonnes pipes en porcelaines, bourrées de canastre, d'excellent thé sur la table, et, dans l'ombre, travaillant à côté du clavecin, la femme qui vous aime, n'est-ce pas le rêve d'un bon philosophe ?

SAMUEL

Je comprends la duchesse Eléonore venant trouver Le Tasse, et la reine embrassant le poète endormi, mais je ne comprends pas les femmes que vous suivez dans les promenades. Vous admettez au partage de votre existence des cœurs tombés, des esprits nuls, des âmes méchantes, vous dont le front pense magnifiquement ! Une femme, dis-tu ? Celui qui accepte, ne fût-ce qu'une heure, l'amour d'une pareille folle s'expose à perdre le sens de bien des choses élevées. J'ai le cœur neuf, et si j'avais le temps d'aimer comme vous autres, il me faudrait mon égale ou la solitude. Mais je veux garder la pureté de mon âme : c'est ma liberté. Pas de souillures à la pensée ! Les luttes chastes augmentent sa puissance lucide : il faut écarter avec résolution ce qui cherche à l'assombrir.

GŒTZ

Ah ! tu es intraitable !... Encore faut-il un idéal sur la terre !

SAMUEL

Et c'est une femme que tu proposes ?... — L'Idéal ! — Je l'ai cherché longtemps. Sombre et soucieux, j'ai connu la honte de vivre... Oui, la souffrance a distrait longtemps mon orgueil solitaire ; j'ai profondément douté de l'invisible. — Alors, je me souviens, j'habitais les plages du Nord, comme un exilé. L'inquiétude du ciel me travaillait ; je ne pouvais découvrir, je le sentais bien, hélas ! un idéal digne de moi, que dans les royaumes de la mort. Ce fut une folie si terrible, que je me levais au milieu de la nuit, lorsque j'entendais les tempêtes ; j'allais en mer, me perdre dans les lames, et, hagard, je m'incarnais dans

l'Océan. L'infini, les clameurs du vent, les rochers perdus devenaient le prolongement de moi-même. Mon désespoir se drapait orgueilleusement sous ces vêtements en désordre ; cette vie, au fond, c'était la mienne ; ces grands cris étaient l'expression équivalente des paroles qui dormaient en moi ; la voix humaine n'étant pas en rapport avec ce qu'elle voudrait parfois exprimer, je me servais, pour me plaindre de ces poumons sublimes : tout cela criait pour moi !...

GŒTZ

Et tu écoutais avec ferveur cette musique de Dieu ? C'était fort beau !... Pour moi, je l'avoue humblement, je préfère aux clartés de la lune sur les flots celles des candélabres sur les belles épaules !... Par les dieux inconnus ! vivent la jeunesse et les belles nuits ! les

soupers ruisselants de fleurs, de femmes, de pierreries et de vins couleur de topaze ! Vive la musique de l'or sur le marbre, le cliquetis des dés, le froissement des épées et des écharpes de soie ! Vivent les chevelures noires, étincelantes, et les beaux vers qui célèbrent les belles adorées ! C'est plus sûr.

SAMUEL

Tu crois ?... tu es libre. C'est une question de préférence d'idéal qui fait les différences humaines ; tu pouvais choisir mieux, mon cher Gœtz ; mais chacun son goût.

GŒTZ

Ah çà ! quelle Toison d'or as-tu conquise, à la fin de tes courses plus qu'étranges, toi qui parles ?...

SAMUEL

La certitude que cette vie influe sur une autre.

GŒTZ

L'idée, je le confesse, est assez en vogue depuis quelques siècles. Reste seulement à éprouver qu'elle correspond d'une manière positive à la réalité.

Souriant.

Je te reconnais bien là !... Tu réveilles, à peine descendu de cheval, nos anciennes discussions.

SAMUEL

La Terre dit au Germe : « Que sert de t'agiter ainsi dans l'obscurité ? Pourquoi tant d'inquiétudes ? que cherches-tu ? Je suis ta fin dernière, je t'enveloppe, je t'étouffe ; toute lutte est bien inutile. Il n'y a rien au-dessus de moi. Ne serait-il pas plus sage de t'oublier dans un repos divin, au lieu de t'épuiser

en vaines fatigues ?... sommeille en moi pour toujours. » Mais le Germe pressent la lumière. Il a le mouvement, qui est la volonté de sa foi ! Certain qu'il y a quelque chose au-delà, le Germe n'écoute pas les tentations de la terre ; il se débat dans l'ombre, il meurt ; mais sa foi victorieuse lui survit ! Elle transfigure son cadavre, réalise la forme parfaite de sa nature, qu'il rêvait peut-être obscurément ; il monte avec l'aide de la mort, et, à travers les angoisses, enfin le voilà qui s'épanouit au soleil !...

Après un instant.

Malheur sur les germes immobiles qui meurent tout entiers ! Ils se sont payés des raisons que leur offrait la Terre : rien ne prouvait, en eux, leur immortalité ! Qu'ils dorment, suivant ce qu'ils ont voulu. La Mort n'est qu'une fille de la Nature ; il faut résister à la Nature

pour surmonter la Mort ; la lutte deviendra la substance des choses espérées. Croyons-en la vue des cieux ; souvenons-nous de la lumière ! N'écoutons ni les sens : ils sont de la terre ; ni la chair : c'est de la nuit. Conservons jusqu'au dernier souffle l'indomptable espérance ! Nous passerons dans notre espérance ! A travers une autre mort, nous nous efforcerons vers un autre soleil.

GŒTZ

Voilà mon philosophe parti pour les régions sublimes !... Heureusement, nous avons la science qui est un flambeau, cher mystique ; nous analyserons ton soleil, si la planète ne fait pas explosion plus vite qu'il n'est de rigueur !

SAMUEL

La science ne suffit pas. Vous finirez tôt ou tard par vous mettre à genoux.

GŒTZ

Devant qui ?

SAMUEL

Devant les Ténèbres.

Un silence.

GŒTZ

Pourquoi me dis-tu tout cela justement ce soir, mon cher Samuel ?

SAMUEL

Je ne sais pas. Est-ce qu'on sait le pourquoi d'une chose ?... D'ailleurs, je parle dans le désert, tu es encore de ceux qui entendent sans entendre.

GŒTZ

Non. Tu pourrais bien avoir raison. Tu es très grand, Samuel ; tu deviendras un penseur puissant, et ton nom

sera l'un des points de ralliement de l'esprit humain. Cela, nous en sommes tous persuadés.

SAMUEL

Nul homme n'est nécessaire ; un autre peut venir à ma place, attirer l'attention de quelques esprits désenchantés même de l'indifférence, sur certains domaines de la pensée... Qu'importe le nom ? Je suis peut-être une parole ; je ne dois tendre qu'à me prononcer, le reste ne me regarde plus. Aussi je trouve que je n'ai pas le droit de songer à l'amour, aux dissipations et aux plaisirs. Je résiste à la tentation, et, comme le pli est pris, je n'ai pas grand'peine. Chacun sa nature, je ne me plains pas de la mienne, voilà tout.

CHŒUR DE VOIX
SONORES ET JOYEUSES DANS L'AUBERGE.

Fratres, gaudeamus [1]
Juvenes dum sumus !
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus :
Igitur gaudeamus !

GŒTZ

Les entends-tu ?... Quitte-moi, pour un instant, ces idées graves : viens te distraire avec nous : l'occasion est belle ; nous avons du vin précieux ; nous avons le projet d'aller souper à la Porte-Noire, après une promenade en barque sur l'Elbe ; viens-tu ?

SAMUEL

Non : je suis fatigué. Je voulais seulement te serrer la main ce soir ; je serai mieux disposé demain. Bonne nuit.

1. Chant populaire des étudiants d'Allemagne.

GŒTZ

Eh bien, comme tu voudras, mon bon Samuel ; repose-toi, c'est juste ! mais à demain.

Ils se serrent la main. GŒTZ rentre dans l'auberge.

SCÈNE VI

SAMUEL
seul.

Quel temps de paradis !... Les belles étoiles !... La nuit sera tiède et charmante. O silence !...

Il redescend la scène, pensif.

Mais je suis prince d'une nuit plus grande ; j'ai le cœur plein de liberté : je puis m'endormir dans la solitude.

Apercevant un banc de mousse.

Voilà, je trouve un lit merveilleux.

Après un coup d'œil entre les arbres.

Mon cheval est bien attaché, c'est cela.

Il défait son ceinturon.

Je regagnerais bien mon auberge, mais c'est si loin !... Le ciel est pur, le feuillage est sombre et tout est embaumé par l'automne.

s'asseyant.

Décidément ce banc de mousse me paraît plus commode que tous les lits de la terre.

Il s'étend, s'arrange et ferme les yeux.

SCÈNE VII

LA COMTESSE ELËN, SAMUEL
endormi.

ELËN

Elle rentre par le fond, à gauche, presque en courant, masquée, enveloppée d'un long voile de dentelles noires, un poignard à la main. Elle s'arrête, regarde autour d'elle et fait quelques pas vers la charmille sans voir SAMUEL. Chancelante, elle s'appuie de la main contre les branches, ôte son masque et remet son poignard dans son corsage.

J'ai fui, cela m'étouffait !...

Un silence.

Comme leurs paroles étaient fades et humiliantes ! Un tour de valse et l'on m'aime : c'est affreux. Je regrette la pauvre maison de mon père ; c'est un

malheur pour moi d'être née !... Décidément, je ne veux plus de bals.

Elle fait quelques pas.

Au moins on respire ici.

Apercevant SAMUEL.

Tiens, c'est un jeune homme, un étudiant, je crois. C'est insoucieux de dormir tout seul à la belle étoile ! — Sa moustache est brune et ses cheveux sont bouclés.

S'éloignant.

Quels seigneurs ennuyeux ! Je ne veux pas retourner dans mon palais cette nuit. — Qu'ils s'en aillent !... Ils me désolent !...

Revenant près de SAMUEL.

S'il savait que je suis là cependant ?...

Un silence.

Hélas ! pauvre femme charmante, il

m'a vue sans doute, et me voir c'est me connaître, pour ces enfants. Il me donnerait un regard d'étonnement et un doux sourire : pourrais-je lui pardonner jamais ce sourire-là ?...

Un silence encore.

Comme son front résolu et fier oublie paisiblement ! Les charmes de la nuit, la tranquillité de ce dormeur, m'oppressent malgré moi. Pourquoi suis-je ici ? L'air est devenu d'une douceur mortelle, et ces rayons à travers le feuillage me pénètrent...

Souriante.

Il a bien raison ce jeune homme !

S'éloignant un peu.

Peut-être il ne me connaît pas ; où m'aurait-il vue ?... Je suis folle.

Rieuse soudainement.

Qui s'imaginerait la comtesse Elën courant, à cette heure-ci, les promenades de Dresde ?...

Pensive.

Le chant du rossignol me faisait mal tout à l'heure, sur le chemin... Je voudrais bien l'éveiller, je n'ose pas. — Vous allez voir qu'il va m'embrasser si je l'éveille.

Frappant du pied légèrement.

Ah ! mais il m'impatiente, à la fin ! Est-ce que c'est l'heure de dormir ?.. On ne dort pas comme cela, d'ailleurs !...

Après avoir songé un instant.

Oui, c'est une idée admirable ; c'est cela même. Je vais l'aimer trois jours sans qu'il sache mon nom ; je veux l'aimer simplement, ce jeune homme, et puis je m'en irai, je le laisserai seul avec mon souvenir. Ainsi je resterai pure et respectée dans l'âme de quelqu'un sur la

terre. — C'est dit. Je vais prévenir Teresa pour qu'elle renvoie tout le monde en annonçant que je suis malade.

Elle fait quelques pas et revient.

Quoi ! l'abandonner ?... S'il se réveillait ?...

Les fenêtres du palais d'ELËN s'éteignent dans le lointain.

Ah ! ce sont mes femmes qui m'ont devinée, ou Tannucio... Tout est redevenu silencieux ; mon palais est sombre et tout en fleurs au milieu des lampes. Quel charme de le conduire, de l'attirer !.... Allons !...

Elle embrasse au front SAMUEL qui se réveille en sursaut.

SAMUEL

Hein ?... Qu'est-ce ?..

Après un profond silence.

Oh ! comme vous êtes belle.

ELEN

Voulez-vous venir avec moi, Monsieur?

SAMUEL

debout, ébloui.

Comme vous êtes belle!...

ELËN

l'entraînant par les deux mains!...

Venez, venez.

Ils traversent la charmille ensemble.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

UN SALON

DANS

LE PALAIS D'ELËN

Au fond, colonnades de marbre séparées par des tentures mobiles : au milieu des colonnes, un grand velarium d'étoffes bariolées de rouge et d'or. Cette draperie, lorsqu'elle est soulevée par l'un des personnages, laisse entrevoir une enfilade de riches salons. — Portes au deuxième plan, à gauche. Portes au troisième plan, à droite. Devant les portes, tapisseries de même étoffe que celle du fond de la scène.

Au premier plan, à droite, croisée à vitraux dont le balcon donne sur les promenades du palais. Tapis, carreaux de soie. Fleurs magnifiques et lointaines, à profusion, dans de grands vases blancs. A gauche, sur le devant de la scène, un sofa. Près de la croisée, à droite, un guéridon en ébène, sur lequel brillent un vase d'or et une coupe d'émail. Les rayons de la lune seuls, illuminent faiblement la scène par la fenêtre ouverte. Lampes turques suspendues au plafond, mais éteintes.

Au lever du rideau, TANNUCIO, vêtu de satin blanc broché d'or et rehaussé de perles, est assis, pâle, splendide et souriant, entre CARMEN et TERESA, dans le milieu de la scène, sur un coussin, les jambes croisées à l'orientale; les deux élégantes jeunes filles sont penchées gracieusement sur le chanteur, qui tient une mandore à la main et s'accompagne.

SCÈNE PREMIÈRE

TERESA, TANNUCIO, CARMEN

TANNUCIO
chantant.

I

Voici l'heure des sérénades,
Où brille, loin des colonnades,
Au cristal du fleuve changeant,
L'astre d'argent.
L'Espagne, dans ces nuits divines,
N'écoute plus les mandolines...
Bien de beaux yeux vont se fermer !
Il faut aimer.

II

Demain, tu pourras, jeune fille,
Danser la folle séguidille
Et mettre des fleurs, si tu veux,
Dans tes cheveux ;
Mais, ce soir, puisque la gitane

Suspend sa guitare au platane
Laissons-là nos résilles d'or :
Aimons encor.

III

Les souffles qui, sur les flots passent,
Aux ombres de ceux qui s'enlacent
Mêlent les feuillages légers
Des orangers.
Si, près du fleuve monotone,
Ils doivent faner, à l'automne,
Les orangers et les amours :
Aimons toujours.

— Un silence. —

CARMEN

Encore, Tannucio !...

TANNUCIO

se levant et montrant le clair de lune, avec un sourire.

Carmen, si j'improvise sur la guitare des ballades lyriques d'un goût nocturne et délicat, c'est que je suis un familier

de cet astre !... Je suis de ceux qui viennent au monde avec un rayon de lune dans le cerveau.

Il va près de la croisée et se verse à boire dans la coupe d'or.

Astre aimé des golfes du Sud !... Souveraine des espaces magiques !... Je bois à tes clartés !

CARMEN

le regardant, rêveuse.

Le malicieux démon !... N'est-ce pas qu'il est bien fait, Teresa ?

TANNUCIO

Gracieuses petites fées, tout le monde n'a pas le bonheur, comme M. le conseiller aulique, d'avoir l'air de sortir d'un cor de chasse... Mais, par tes yeux, Carmen, cela n'empêche pas le baron de Walhburg, de prendre, avec un certain succès, le menton des jolies filles.

CARMEN

Oh ! le méchant page !...

TERESA

se levant et tenant des guirlandes de fleurs à la main.

Et le prince charmant ?... le nouveau venu ?... le jeune vainqueur ?... avez-vous admiré sa pâleur hier au soir, à son retour de l'ermitage de Sainte-Luce ?...

CARMEN

La pâleur de l'amour !

TANNUCIO

pensif.

Si belle, qu'on eût dit celle de la mort.

TERESA

rieuse.

Est-ce qu'on meurt ?

TANNUCIO

C'est juste.

Un moment de silence.

La comtesse est une fée qui rend invisible ! Comment ! aucune promenade, excepté celle de l'Ermitage, au fond du parc ?...

TERESA

C'est un prisonnier sur une douce parole ; — tu as raison : nous sommes ici au milieu des fleurs, de l'ombre et de l'amour, — invisibles.

Frappant ses mains, joyeuse.

Alors, amusons-nous ; jouons aux dés ! tressons des couronnes ! disons des concetti !

CARMEN

Regardons le clair de lune !

TANNUCIO

Faisons le diable ; — je suis en gaieté, ce soir !...

Les draperies du fond s'entr'ouvrent.

SCÈNE II

LES MÊMES
UN DOMESTIQUE NÈGRE,
élevant au-dessus de sa tête un candélabre allumé ; il se tient immobile au fond de la scène.

CARMEN
au domestique

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS

Une dame voilée, et qui ne veut pas dire son nom, désire parler à madame la comtesse.

CARMEN

Faites attendre dans un salon.

Les laquais se retire
après avoir donné le flambeau à TANNUCIO,
qui le porte silencieusement
sur le guéridon.

A TERESA
qui jette une mante sur ses épaules.

Où vas-tu ?...

TERESA
— souriante. —

Vous ai-je adressé, hier soir, cette question, mademoiselle ?...

Elle sort à gauche.
Le laquais introduit Madame de WALHBURG
et se retire ; CARMEN entre à droite.

SCÈNE III

MADAME DE WALHBURG, TANNUCIO
seules.

TANNUCIO
se retournant, et à voix basse :

Vous ici, madame ?...

MADAME DE WALHBURG
de même, vivement.

Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ?...

TANNUCIO

Rien encore... — Mais, ce soir...

MADAME DE WALHBURG

Attends !... Si résolue que je sois, je dois essayer...

Elle le regarde avec un sourire bizarre.

Afin d'éviter le remords, de concilier

sans un meurtre... C'est une âme vénale ! — et je veux tenter... — Oh ! tu n'en souffriras aucun dommage...

ELËN entre à droite ;
TANNUCIO lui montre Madame de WALHBURG
avec un léger salut, puis se retire
par le fond.

SCÈNE IV

MADAME DE WALHBURG, ELËN,
puis, à la fin, TANNUCIO

Les deux femmes échangent
un froid salut ; Madame de WALHBURG s'asseoit
sur le sofa que lui indique ELËN et relève
son voile ; la COMTESSE s'asseoit
en face d'elle.

MADAME DE WALHBURG

souriante, presque affable.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, madame. Il est d'usage, dans

le monde, vous le savez, de nommer avec une certaine défaveur toute personne conduisant le genre d'existence que vous paraissez avoir choisi ; je regrette, en vous voyant, cette différence d'idées qui nous sépare si nécessairement.

ELËN

un peu étonnée.

Je m'en afflige aussi.

MADAME DE WALHBURG

après un regard vers les tentures.

Ne voulez-vous pas me faire cette gracieuseté de vous rapprocher un peu, madame ?... J'ai la voix fatiguée, ayant veillé toute la nuit.

ELËN se lève et prend place auprès de Madame de WALHBURG ; celle-ci examine le collier d'ELËN.

Le beau collier !... Ces petites perles de

jade retenues par un fil d'or mat et supportant ce croissant de béryls forment un bijou d'une légèreté vraiment exquise.

ELËN

Il est d'un joaillier romain très habile en effet.

à part.

Que signifie ceci ?...

MADAME DE WALHBURG

dénouant autour de son bras, un grand collier de diamants.

Les Italiens sont de brillants artistes ; mon collier vaut cinquante mille florins et n'est pas de l'élégance du vôtre.

ELËN

préoccupée et fronçant les sourcils, après un silence.

Pardon ; ces pierres sont fort belles et la monture paraît d'une distinction...

MADAME DE WALHBURG

Je suis obligée de le porter en bracelet ; j'attends une occasion de le donner ou de m'en défaire.

ELËN

Mais, Madame, puis-je savoir le motif auquel je dois l'honneur d'une telle visite ?...

MADAME DE WALHBURG

Vous connaissez l'Italie ?... Vous y avez été fort admirée par un gentilhomme en qui j'ai de la confiance et qui me parlait même de vous, l'autre soir, dans les termes les plus enthousiastes.

ELËN

Son nom, je vous prie !

MADAME DE WALHBURG

Le chevalier de Rosenthal.

ELËN

Ah ! j'ai le chagrin de me croire aimée de ce jeune homme, en effet.

MADAME DE WALHBURG

C'est un cavalier très accompli ; cependant vous lui tenez rigueur, paraît-il, avec un peu d'injustice.

ELËN

Peut-être ; je donnerais tous les poètes pour une heure de silence.

MADAME DE WALHBURG

J'ai beaucoup d'amitié pour une jeune dame extrêmement puissante qui s'intéresse à lui.

ELËN

Ah !

MADAME DE WALHBURG

Voyez, comtesse, à quel point je prends à cœur d'être utile à cette personne ; je me suis décidée à venir vous prier de le revoir.

ELËN

se levant.

De le revoir ! Andréas ?...

MADAME DE WALHBURG

à part.

Oh ! ce nom sur ces lèvres...

ELËN

Mon palais est ouvert le soir à mes anciens amis ; M. de Rosenthal n'est-il plus libre de me faire l'honneur d'une visite ou d'une soirée ?... Ne l'ai-je pas toujours accueilli suivant l'estime et la sympathie qu'il mérite, bien certainement ?

MADAME DE WALHBURG

à part.

Du courage !...

Se rapprochant d'ELËN, à voix basse.

Veuillez bien entendre, madame : ce jeune homme a pour vous une passion qui le fait mourir ; vous êtes persuadée de ses souffrances, un peu de douceur de vous adoucirait cette tristesse fiévreuse où votre indifférence l'a plongé... Vous l'avez aimé, rappelez-vous !...

ELËN

Je ne reviens jamais sur un souvenir.

MADAME DE WALHBURG

Enfin, vous savez, il arrive alors, presque toujours, que ces sortes de feux s'éteignent vite ; son mal peut durer longtemps encore, si vous ne venez à son

aide ; il cesserait en huit jours si vous le vouliez.

ELËN

se rasseyant après un instant.

Comment cette manière de guérir M. de Rosenthal est-elle agréable à cette dame dont vous parlez ?

MADAME DE WALHBURG

reprenant sa place auprès d'elle.

C'est qu'il y a différentes manières d'aimer, peut-être ne les connaissez-vous pas toutes ; M. de Rosenthal peut mourir de la sienne.

ELËN

Je n'aime pas les hommes qui meurent.

MADAME DE WALHBURG

Bref, il valait mieux un sacrifice, — agréable ou pénible, — qu'une perte

— absolue ; on s'est résigné à la nécessité.

ELËN

La méthode que vous proposez amènerait peut-être, avec moi, des résultats différents de ceux dont vous parlez, madame, — d'ailleurs, je ne suis médecin que de ceux que j'aime.

MADAME DE WALHBURG
jouant avec le collier.

Eh bien, madame, un autre moyen. — Dans cette ville il n'y a qu'une ombre, pour lui : c'est la vôtre. Il veut fuir à cause de votre présence !... Or, c'est un grand malheur pour une femme de ne pouvoir se faire aimer de celui qu'elle aime avant de le suivre... Cette ville vous est indifférente ; vous êtes libre, vous !... En vous éloignant, il ne partirait pas.

ELËN

à part.

Mais c'est un outrage continuel, que de telles paroles !...

Haut.

Ce collier relève la blancheur de votre bras et ce serait vraiment dommage que l'occasion se présentât de le donner ou de vous en défaire, comme vous le disiez tout à l'heure, madame.

MADAME DE WALHBURG

sombre.

Ah ?...

Un silence.

Je dois ajouter une pensée — ce sera la dernière — qui m'est venue et que je soumets à votre jugement. Il y aurait encore un remède : cette personne ne m'en a point parlé, mais j'ai quelques raisons pour croire qu'elle y a songé

profondément ; le voici : vous êtes le vivant et le seul obstacle au seul amour, — une grande passion, — qu'elle ait éprouvée jamais ; en effaçant absolument l'obstacle, M. le chevalier de Rosenthal oublierait peut-être... — Je vous l'ai dit, madame, et ma présence et mon insistance vous le prouvent, — la personne au nom de laquelle je vous parle est aussi puissante que résolue.

ELËN

souriant et se levant.

Je regrette de n'avoir pas plus de temps à vous donner, madame.

Madame de WALHBURG se lève.

MADAME DE WALHBURG

glacée, souriante et regardant l'appartement.

Les délicieuses fleurs !... Comme on

doit être heureuse dans cette tranquillité !

Paraît TANNUCIO, debout près d'un pilier ; Madame de WALHBURG l'aperçoit et lui indique, avec un geste et un regard terribles, la comtesse ELËN, qui est détournée ; puis, se rapprochant d'elle.

Madame, je vous souhaite la bonne nuit.

Elle se retire par les draperies du fond.

SCÈNE V

ELËN, TANNUCIO

ELËN

— criant —

Tannucio !... Tannucio !...

Elle court à la croisée, comme étouffant.

TANNUCIO

s'approchant.

Plaît-il ?

ELËN

Cours ! fais suivre cette dame qui sort d'ici ; je veux savoir son nom.

TANNUCIO quitte la scène.

SCÈNE VI

ELËN

— seule —

Quel ennui profond !... Quelle amertume ! Ne pouvoir gagner une heure d'oubli !... Je croyais tenir un peu d'amour, enfin ! Voici le danger qui me réveille ; l'indifférence, le passé !... Quelle est cette femme qui vient, presque, de me faire frémir ?... Ah ! soulever des jalousies, toujours ; des colères !... Et ces femmes qui s'imaginent que je tiens à quelques milliers de pièces d'or ! Comme elle montrait le collier avec

ostentation !... Parce que mes amants ont eu le malheur d'être plus riches que moi... quelle pitié ! quel mépris !... On n'aime pas un mendiant, parce que les mendiants ne sont pas bien élevés ! Comme si la plus misérable des femmes n'aimait pas mieux l'amour que le pain ! Si son Rosenthal avait été pauvre, elle ne l'eût pas connu !... Est-ce que l'on pense à ces calculs risibles ?... Tout se tient dans le monde, voilà tout.

Un silence.

Mais je vois bien que je me suis encore trompée aujourd'hui ! Je ne l'aime pas, ce jeune homme.

Elle indique par un regard de tristesse l'appartement d'où elle est venue.

Qu'ai-je donc fait à Dieu ?... Je voudrais secouer ces heures indignes comme une toilette usée !...

Après un profond soupir.

Essayons encore une fois ! Peut-être serai-je touchée un instant ; ce serait une consolation... si cela console.

SCÈNE VII

ELËN, SAMUEL

SAMUEL

entrant et s'approchant d'elle.

Maria, tu es pâle, tu souffres.

ELËN

douce

Rien. Ce n'est rien.

SAMUEL

Si ; tes mains sont glacées... qu'est-ce donc ?

ELËN

Mon poète, mon rêve, ne te mets pas

ainsi à genoux ; c'est passé, puisque nous sommes ensemble.

Elle s'approche de la croisée, puis s'accoude sur le balcon, blanche et languissante.

Oh ! le fleuve illuminé ! le ciel !... Regarde, mon ami : ce sont les bleus et profonds pays de l'Espérance.

SAMUEL

Maria !...

ELËN

Quelle senteurs nocturnes dans les arbres ! Cependant l'odeur des roses est plus douce que celle des orangers, n'est-ce pas ?... A quoi penses-tu ?

SAMUEL

Tes baisers sont plus doux que les orangers et que les roses : ne parle que de toi.

ELËN

Vous avez paru surpris de me rencontrer l'autre soir ; pourquoi ? Ne devais-je pas venir ? Une autre fois, ayez soin de me reconnaître ; peut-être aurai-je encore cette douce fantaisie de vous soumettre à une épreuve de ce genre... Oh ! vous me pressez ma taille, vous me faites joyeuse : ne m'aimez-vous pas mieux quand je suis dans la mélancolie ?

SAMUEL

— *passionné.* —

Laisse, oh ! laisse-moi tes cheveux, et ton front, et tes regards pleins de beautés et de lumières que je préfère aux astres mêmes de la triste nuit. Comme j'ai vécu dans ces trois jours ! je ne me souviens plus.

ELËN

Espère en moi, je t'en prie, cher

effrayé ! L'amour que je puis donner n'est pas de ceux qui fatiguent ni de ceux qui tuent, mais de ceux qui retrempent... Pardonne seulement, si je suis naturellement triste. Je suis d'une race éteinte, et je vous ai attendu de longues années. En réfléchissant dans la solitude, j'ai perdu toute gaieté, comme j'ai perdu toute innocence avec vous. Un désir me reste : s'il fallait nous séparer pour quelque temps, promets-moi de vivre.

SAMUEL

Tu fais partie de moi-même.

ELËN

Autrefois j'étais rieuse et candide, ô mon Samuel ! J'ai connu les courses folles sur le gazon ; j'ai bien aimé les papillons de l'aurore divine, et les fontaines et les prés émaillés. J'étais humble

et j'avais une foi toute pure ; j'étais une fille ingénue, et je m'attardais avec amour dans le silence des bois ; j'aimais bien y promener ma robe blanche à la manière des fées... Aujourd'hui... mais laissons cela, aimons-nous seulement.

SAMUEL

L'expression de ton visage ferait penser que le sentiment d'un deuil ancien et inconsolable a voilé ta destinée... Viens ! parle encore. Oh ! le son de ta voix, je t'en supplie. Ton âme est comme les fleurs qui ne s'ouvrent que le soir ; ton sourire est pareil à celui des séraphins proscrits, mais, dans leur accablement, toujours fiers de l'Éternité.

ELËN

Aussi, quand même nous ne devrions plus nous revoir, tu m'aimerais toute ta vie, ô mon Samuel !

SAMUEL

Même si nous ne devions plus nous revoir dans ce monde ; car, dans l'autre, il faudra bien se retrouver : on n'efface pas les pensées... il est trop tard désormais !...

ELËN

La mort a peut-être des abîmes charmants, comme la vie : c'est vrai.

SAMUEL

Rappelle-toi notre pâleur subite, hier soir, au sortir de cette chapelle en ruine !... Nous descendions les marches couvertes de mousse ; nous allions vers une longue promenade assombrie par les marronniers. Tu t'appuyais à mon bras, défaillante et malade de vivre. Je croyais l'esprit d'une femme obscurci par les sensations, et je ne résistais pas

à l'étonnement de t'entendre. Tes paroles étaient les plus élevées et les plus sereines, et ta présence me comblait d'oubli. Souviens-toi quelles impressions inconnues d'inquiétude et de stupeur vinrent nous troubler, nous oppresser lentement, par degrés invisibles. Ce fut, pour moi, je ne puis dire quel mouvement de la mémoire, nerveux et sinistre. Il y avait un secret pour nous dans l'attitude des grands arbres ; une anxiété dans les lueurs de la rivière, dont les eaux sourdes grimaçaient sous les éclaircies. Et l'imprévu de notre rencontre, et cette promenade isolée nous frappaient comme un rappel de certains rêves !... Tu parlais à voix basse, et c'étaient des adieux à mille projets détruits... J'écoutais fort attentivement le son de ta voix : il était d'un timbre étouffé, taciturne, — comme le bruit du fleuve Léthé coulant dans la région des ombres !... —

Nous nous sentions gagner par le profond, par le mystérieux Silence ; nous nous étions déjà connus peut-être, et quelque chose se touchait au fond de nos destinées : le fluide inexpliqué du Commencement enveloppait notre mémoire de ses vagues foudres ; autour de nous le vent froid se plaignait à voix basse dans les branchages desséchés.

ELËN

Samuel !... ne me fais pas penser.

SAMUEL

Alors, dans la grande allée, comme un rayon t'illuminait à travers les feuilles, je te vis baîller doucement, et cette tête endiamantée par les clartés et faiblement souriante vint s'appuyer sur mon épaule.

ELËN

lui mettant les bras autour du cou.

Oh ! regarde la nuit, la nuit bleue et divine, et rêvons ensemble d'avenir !

SAMUEL

agenouillé près d'elle en contemplation.

Je t'aime !

Au fur et à mesure que SAMUEL a parlé, ELËN a laissé indolemment sa tête se pencher près de la sienne. Après un moment de silence et de regards ineffables, leurs lèvres se touchent.

ELËN

les yeux demi-fermés.

Je t'aime !

Les draperies s'écartent au fond de la scène ; paraît TANNUCIO.

SCÈNE VIII

ELËN, SAMUEL, TANNUCIO

TANNUCIO

O châtelaine ! et vous, sire cavalier, vous plaît-il que je fasse dresser une table vis-à-vis de ce balcon ? Un souper avec des lumières, de l'air et du feuillage est une chose charmante.

ELËN

Oui, Tannucio, si tu veux... Mais, Samuel, je suis un peu souffrante : votre parole est puissante, mon ami ; vous m'avez impressionnée : voulez-vous me donner ce flacon d'essence que j'ai oublié tout à l'heure ?

SAMUEL

Maria !...

Il sort vite.

SCÈNE IX

ELËN, TANNUCIO

seuls.

ELËN

Eh bien?

TANNUCIO

allant refermer la porte par où est sorti SAMUEL.

Je ne saurai le nom de cette dame que bien avant dans la nuit. Sa voiture l'emportait ; je suis arrivé trop tard.

Il se rapproche sur un signe d'ELËN ; celle-ci, après une seconde d'hésitation, cueille une rose sur un des vases de marbre, puis revient près du jeune page.

ELËN

en respirant sa rose et d'une voix très basse.

Écoute : je ne l'aime plus, ce jeune homme... C'est une chose étrange, mais

il me paraît tombé, quand il est à mes genoux. La poésie me fatigue, à la fin. Je devine, sous tous ses compliments, un caractère maussade, indécis et inquiet. Il ne sait rien de l'amour et ne fait qu'analyser, au lieu de se laisser vivre. Il n'a pour lui qu'une certaine douceur. Il ne prend aucune précaution pour se conserver le penchant qu'on a pour lui... Toujours auprès de moi !... Je ne le déteste pas encore, bien qu'il ait des côtés enthousiastes de M. de Rosenthal et qu'il me rappelle le prince Ancelli... J'ai même une certaine amitié... Je crains qu'il ne souffre beaucoup lorsqu'il m'aura perdue, comme il arrive toujours... N'importe ! il ne m'oubliera jamais : j'ai réalisé mon rêve... C'est bien.

Mettant la main sur l'épaule de TANNUCIO

Endors-le tout à l'heure en lui versant quelque drogue dans sa coupe.

TANNUCIO

à part.

Tiens, c'est bizarre ! quel rapprochement fantastique !

Haut.

Madame, il suffit... J'ai là, je crois, cette fiole d'opium dont vous aimez quelquefois le sommeil resplendissant !

A part.

C'est bien singulier.

ELËN

Je recevrai ce soir... dans une heure.

Prenant un miroir sur la table et rejetant ses boucles en arrière d'un mouvement de tête.

Suis-je assez laide, au moins !... Préviens Carmen pour qu'elle dispose mes parures et ma toilette.

Un silence.

Fais allumer dans les salons.

TANNUCIO

A l'instant même.

Coup de timbre. Deux laquais, sur un signe de TANNUCIO, portent une table illuminée, pleine de fleurs et toute servie.

ELËN

pensive et descendant la scène, à part.

Décidément, je suis celle qui n'aime pas.

Les laquais se retirent, les draperies retombent.

SCÈNE X

ELËN, TANNUCIO, SAMUEL,
rentrant.

SAMUEL

Voici le flacon dont tu parlais ; — tu ne souffres plus, dis ?... Si tu veux, nous

irons voyager : je t'ai aimée si vite que je n'y ai pas pensé. — Je suis le baron de Wissler ; mon château n'est pas éloigné de plus de trente lieues ; — et si tu savais quel air pur on respire dans les forêts, là-bas.

ELËN

prenant son bras.

Mon bel ami, je suis bien ranimée, je vous assure, et pour ce soir, restons dans le pays des rêves.

TANNUCIO

Daignez vous asseoir, Madame, et vous beau seigneur, — à table !

On prend place : TANNUCIO, debout entre les deux jeunes gens, verse à boire, brillant et sinistre, avec des vases d'or ouvragés.

ELËN

levant son banap.

Je suis joyeuse. — Voyons !... une folie. Donne-moi du vin de Chypre.

SAMUEL

Oh ! Vous êtes la grâce elle-même.

TANNUCIO

Seigneur Samuel, pardon : voulez-vous de ces oiseaux de Corse ?

ELËN

Connaissez-vous l'Italie, Monsieur de Wissler ? J'ai longtemps aimé la belle Florence, où je suis née.

SAMUEL

à Tannucio.

Merci, mon jeune convive.

A Elën.

J'ai voyagé plus au loin ; cependant, je n'ai pas vu l'Italie.

ELËN

Je ne me soucie pas de vous y con-

duire. — Florence n'a plus ses grands poètes, ses grands artistes et sa gloire ; — on ne peut s'y distraire désormais. — Florence et l'Italie, ainsi que Rome, ne brillent que du passé.

SAMUEL

Les ruines sont plus belles le soir au tomber du soleil.

ELËN

Eh bien, puisqu'il est doux de s'y promener au bras d'un ami et de respirer ensemble, avec délices, le parfum des fleurs oubliées et le calme des tombeaux, je ne refuserai pas d'y aller vivre, si cela vous plaît.

SAMUEL

Lorsque tu voudras.

TANNUCIO

Tenez, mon gentilhomme, ces bonbons ambrés et ces grenades. Il faut goûter

en Allemagne des fruits de Syrie : j'en ai croqué bon nombre en vous écoutant.

SAMUEL

C'est vrai : vous êtes bien silencieux, monsieur le page !

TANNUCIO

lui versant à boire.

Moi ?

Levant sa coupe.

Je bois aux sombres amours.

SAMUEL

Et je te ferai raison, bizarre enfant !

TANNUCIO le regarde boire, après un regard d'intelligence à ELËN.

TANNUCIO

Un enfant !... Presque. Je suis un poète qui exécute ses rêves.

A part.

A l'un le sommeil splendide.

ELËN

— à part. —

C'est fini.

Elle se renverse indolemment sur son fauteuil.

Cueille une ou deux roses sur ce vase, Tannucio, tu nous feras un peu de musique, n'est-ce pas ?

TANNUCIO

à part.

A l'autre un autre sommeil.

SAMUEL

O Maria !... serait-ce de bonheur et d'amour que je me sens fatigué ?... J'ai le front cerné par un sommeil de fer !...

Penchant la tête et s'accoudant.

Cependant je suis heureux.

ELËN

Endors-toi. Tu reposeras tout à l'heure la tête sur mes genoux.

TANNUCIO

apercevant au pourpoint de SAMUEL le bouquet de Madame de WALHBURG.

Mais que vois-je à votre pourpoint, mon maître ? Un bouquet d'immortelles !... Vous n'y songez point. Ce n'est à vous ni de les porter ni de les offrir : — c'est la fleur des attristés.

ELËN

souriante, à Tannucio.

Donne.

TANNUCIO

à part, après un mouvement.

Quelle idée !... Oui ; cela doit être.

Il prend les fleurs, et pendant qu'ELËN regarde pensivement SAMUEL qui va s'endormir, il passe derrière elle et tire avec vivacité le flacon de sa poitrine, puis il le renverse sur les fleurs, les frotte et les secoue vivement.

TANNUCIO

présentant le bouquet d'immortelles à ELËN.

Voici.

Une musique de valse étouffée et harmonieuse s'élève derrière les draperies du fond.

ELËN

prenant les fleurs en regardant SAMUEL.

Regarde : il s'endort.

Elle pose un doigt sur ses lèvres.

TANNUCIO

ne quittant pas des yeux le bouquet.

C'est la magie de l'opium qui commence.

SAMUEL

à demi-voix, les yeux presque fermés.

Ah ! c'est le calme de la nuit !... Le rêve s'entr'ouvre aux enchantements triomphaux et diaprés ! Les encensoirs des génies parfument les ombres... Le son des timbales annonce de lointaines merveilles !... l'horizon se transfigure en royaumes... Salut, noir paradis !

Il s'endort.

ELËN, après un moment, frappe sur un timbre : deux valets nègres se présentent à droite ; TANNUCIO regarde.

ELËN

aux deux domestiques.

Vous allez prendre ce jeune homme. Il fait nuit et la promenade est suffisamment sombre pour qu'on ne vous aperçoive pas sous les arbres. Vous le porterez à la taverne des *Armes de Dresde*, sur un banc de mousse, auprès de la charmille : vous ramènerez son manteau sur son visage et vous l'y laisserez.

Elle embrasse SAMUEL au front.

Faites.

On emporte SAMUEL. — ELËN regarde les bouquets d'immortelles qu'elle tient encore à la main. Après un silence, elle l'approche de ses lèvres. Tout à coup elle jette les fleurs et porte la main à son front.

Oh ! les fleurs terribles !... leur parfum me brise le cœur ! — Je me sens pâle.

Chancelante et d'une voix sourde.

Qu'ai-je donc aussi, moi ?...

Les tentures et les grands vélaria s'entr'ouvrent, et l'on voit les salons illuminés. — Des invités circulent en costumes et en parures; des masques; des femmes brillantes de brocart et de pierres précieuses; des fleurs lumineuses, des jets d'eau de toutes couleurs entre des orangers et des citronniers, au fond du théâtre; des pages portant des plateaux de liqueurs et de fruits glacés.
— ELËN s'appuie sur l'épaule de TANNUCIO et lui dit :

J'ai failli l'aimer tout à l'heure, quand il s'endormait... Laissons cela pour toujours. Ne m'en parle plus.

Un flot de masques aux riches déguisements, se précipite dans le salon et entoure la COMTESSE.

TANNUCIO

C'est l'odeur ténébreuse de l'opium qui vient de vous indisposer. J'ai remarqué que les plantes des morts et celles

qui poussent dans les cimetières ont comme une odeur de visions.

Il rit.

SCÈNE XI

ELËN, TANNUCIO, LES MASQUES,
puis
ANDRÉAS DE ROSENTHAL

ELËN
au milieu des révérences, des sourires et de la lumière.

Beaux seigneurs et belles dames...

Elle chancelle.

Je vous salue et je vous remercie...

Elle tombe brusquement, les mains crispées sur sa poitrine.

TANNUCIO
se précipitant vers elle.

Qu'avez-vous, madame ?

ELËN

se soulevant.

Ah !... rien. Je sais. — La dame noire...

Un des masques s'élance à travers la foule muette et impressionnée ; il s'agenouille auprès de la COMTESSE.

ELËN

à demi-voix.

Rien. — Je meurs, j'imagine.

Elle regarde les bouquets silencieusement, puis TANNUCIO.

Allons, je tombe en reine au milieu de mon royaume ! Je pardonne à tous ceux qui sont des traîtres au nom de cette belle nuit !... — Heureux ceux qui s'aiment !

Poussant un cri d'angoisse et de souffrance.

Ah ! mon Dieu !...

Se soulevant avec effort.

C'est dommage, la vie était belle encore, ce soir.!

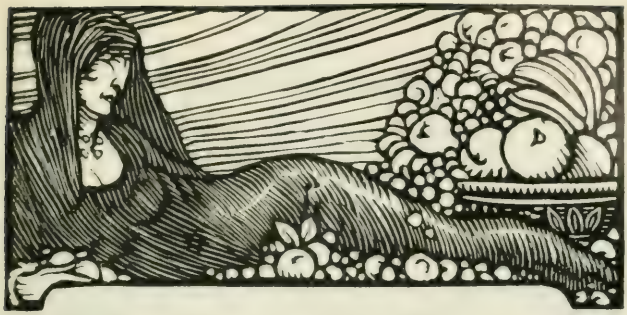
Elle promène autour d'elle un regard et un sourire.

Continuez la fête.

Elle retombe sans mouvement.
Le masque agenouillé près d'elle pose la main sur le cœur d'ELËN morte, puis il ôte son masque.
C'est
ANDRËAS DE ROSENTHAL.

RIDEAU

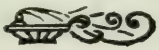
ACTE TROISIÈME



ACTE TROISIÈME

LE DÉCOR DU PREMIER ACTE

Au lever du rideau, SAMUEL est endormi sur le banc de mousse auprès de la charmille, et enveloppé dans son manteau. GRÈTE et TERESA viennent par le fond à droite, derrière la charmille, sans voir le jeune homme.



SCÈNE PREMIÈRE

TERESA, GRÈTE

TERESA

Oh ! le beau soleil !... Il est temps de rentrer au palais. Pourvu qu'on ne m'ait pas demandée cette nuit !...

GRÈTE

tristement, à part.

Il ne reviendra plus, peut-être.

TERESA

Comme tu es pensive !... A propos, ne vois-tu pas les étudiants quelquefois ?

GRÈTE

Sans doute ; je suis même leur très humble servante depuis ma sortie du couvent... il y a huit jours.

TERESA

Sont-ils bien faits, la plupart ?

GRÈTE

Certes... Et tu les reconnaîtras à leurs longues épées, à leurs joies bizarres, à leurs phrases solennelles. Leur consul, Samuel, disposerait sur un signe des trois mille glaives de l'Université ; leurs lourdes carabines font le bruit du tonnerre aux tirs d'Allemagne, ce sont les plus adroits, comme les plus savants et les plus braves. Tiens, les chefs se réunissent tous les soirs dans ces allées ; ils devisent de Dieu, de la mort et des choses mystérieuses, au-dessous de notre enseigne des : *Armes de Dresde*, et le plus souvent vis-à-vis d'un grand nombre de bouteilles de vin français.

TERESA

Et... ces beaux yeux sont restés indifférents ?

GRÈTE

Indifférents. — Supposais-tu le contraire ?

TERESA

Je ne dis pas non.

GRÈTE

Est-il des signes par lesquels se trahit le penchant d'une jeune personne ?

TERESA

Il se pourrait.

GRÈTE

Des signes ?... Lesquels ! tu reviens d'Italie, tu dois être savante.

TERESA

Tu es trop jeune pour que je t'explique toutes ces choses, petite Gretchen.

GRÈTE

Comment avez-vous dit cela, mademoiselle ?... Voyons, enseigne-moi ?... Je t'en prie.

TERESA

se refusant.

Par exemple !...

Se décidant.

Eh bien, quand cela commence, on se plaît, d'abord, dans les promenades solitaires.

GRÈTE

Ah !...

TERESA

On devient pâle, songeuse.

GRÈTE

Ah !...

TERESA

Fantasque ; — et quand on voit celui qui vous a fait ce mal, le cœur palpite,

les pensées se troublent ; il semble qu'on va mourir.

GRÈTE

Mais s'il ne paraît pas s'apercevoir, lui ?

TERESA

à part.

Lui ?...

— Haut. —

Alors on s'arme de résolution, cousine ; on va le lui dire, tout simplement.

GRÈTE

— vivement —

Moi ! je n'oserai jamais.

TERESA

de même.

Ah ! tu aimes donc quelqu'un ?...

A part.

Belle ingénue !...

Haut.

Donne-moi la moitié de ton souci pour ma peine.

GRÈTE

Teresa, c'est impossible.

TERESA

Cette charmille est sombre ; l'aveu de tes chagrins en sera plus mystérieux.

GRÈTE appuie ses deux mains croisées sur l'épaule de TERESA, et elles vont ensemble vers la charmille.

GRÈTE

D'abord, je le rencontrai l'autre soir...

Apercevant SAMUEL.

Dieu ! lui !... Samuel !... Viens.

TERESA

à part, étonnée.

Samuel ?...

GRÈTE l'entraîne dans la charmille, et elles disparaissent sous les arbres.

SCÈNE II

SAMUEL

seul, s'éveillant.

Un rêve !...

Il passe la main sur son front, se redresse et regarde avec stupeur.

Eh bien ! et Maria ! — Comment la taverne de Gottlieb ?... Mais alors, qu'y a-t-il donc ?... Pourquoi n'est-elle pas ici ?... Seigneur Dieu, je n'ai pas rêvé Maria, je pense !

Il réfléchit et regarde sa main.

Voici l'anneau qu'elle m'a donné.

Souriant après un silence.

Ah ! c'est une fantaisie de cette enfant !... Celle dont elle me parlait l'autre soir, sans doute : — je devine !... elle va venir, voilée, adorable, souriante, à travers les arbres, et, me jetant ses

bras autour du cou, me demandera si je n'ai pas eu de l'inquiétude...

Il regarde les allées, puis pensif.

Mais quel rêve, ô ciel ! je veux essayer de le reconstruire dans son immense effroi !...

Lorsque j'eus tari le hanap d'or que me présenta le page, — et pendant même qu'il parlait encore, — des sphinx aux têtes équivoques et brillantes vinrent, un doigt sur les lèvres, me fermer les yeux. — J'entendis comme un bruit de houles lointaines, et je me trouvai, sans étonnement, en compagnie de Maria, sur une rivière sombre comme l'Erèbe, encaissée et bordée par une chaîne de collines. Le bateau, large et noir, n'avait qu'une voile : j'étais assis à la barre ; Maria reposait endormie sur ma poitrine ; et, le front dans la main, j'essayais de me rappeler... Mais, là-dessus, le flam-

beau de ma mémoire, obscurci par les brumes d'un grand spleen lugubre, s'éteignait vraiment tout à fait !... Ce devait être un ensemble de circonstances spéciales, — j'avais, par exemple, l'obscure idée d'un ancien naufrage, — et du semestre nocturne qui surprend dans les terres boréales ; — mais le mystère de ce passé se fondait lui-même avec le caractère impressionnant des ombres et leur solennité environnante.

Il paraissait être fort tard, — et il était tard en nous, aussi ! L'eau saumâtre du canal jetait des reflets d'étain, et des touffes de nénuphars en brillaient d'un éclat funéraire sur les rivages. Pas un souffle de vent, pas une bouffée d'air, dans l'accalmie où nous étions. Le silence ! — Les anneaux rouillés des rames ne heurtaient plus leurs crochets de fer : elles trempaient contre le bateau ; le long du mât pendait la misaine immo-

bile. La barque glissait silencieusement et lentement, sans qu'une ride apparût sur les ondes, noires comme l'ébène : de grands faucheux arpentaient ce miroir de leurs pattes grêles et poudreuses. Le paysage semblait suranné et très vieux : on eût dit qu'il n'avait jamais connu le bonheur du soleil. L'air était chargé de bleuissements violâtres : à peine si je distinguais les limites apparentes de ce fleuve ; elles étaient perdues dans la buée livide qui estompait les profondeurs de l'horizon.

Ces contrées semblaient oubliées de Dieu ; on eût dit les pays de la mort. Les fleurs sur les atterrages rosâtres, en recevant les rayons du falot, nous apparaissaient couleur de sang ; leurs parfums plombés donnaient sommeil !... L'une d'elles, surnageant, frappa mes regards ; je l'arrachai pour parer la chevelure de la bien-aimée ; — c'était une

amiante, et ses longs fils, en se froissant, rendirent comme le son d'un instrument religieux, oublié — par exemple, un cinnor hébreu. — Ainsi, le monde minéral nous saluait avec l'aubade obscure des fossiles. L'étrange Azur ne semblait que très profond : si éloignées qu'elles fussent, j'éprouvais malgré la révolte de toute ma raison, la conviction que ses limites étaient possibles. Nous étions, nous et cette nature, comme dans une vaste salle scindée, un compartiment de l'Enfer ! Des concavités, pleines d'astres inconnus, et dont la disposition ne paraissait pas contemporaine avec notre mystérieuse espèce, se voûtaient au-dessus de nous, surplombant les sommets de la double chaîne des collines riveraines. Et ce firmament factice éveillait en moi des souvenirs confus ; c'était comme ces dômes tortueux des souterrains de l'ancienne Mauritanie où, sur l'ordre des

cazufs enchanteurs, resplendissaient de subites et longues théories de lampes tendues par des mains invisibles. — Nous ne savions pas où nous étions. — Maria se réveilla ; ses grands cheveux se dressèrent tout droits sur sa tête, et, comme affolée par le silence, elle me dit à voix basse : « Nous ne sommes plus dans la vie. » Je voulus aborder ; mais sa main arrêta la mienne, comme je saisissais la barre, et le gouvernail décroché s'engouffra silencieusement dans les eaux sépulcrales.

Ce fut alors que, pâles explorateurs de ces régions, nous vîmes se dresser autour de nous des végétations polaires ; des naucléas, des lotus, des lièges, cependant, mais léprosés par le lichen et par le nitre, avoisinaient les cratères éteints et les solfatares ; des branchages siliceux s'élevaient de roches en pierre à fusil ; des coraux violets, suspendus à des blocs

vitrifiés, ornaient l'entrée des cavernes, et coloraient l'intérieur avec la lumière changée des étoiles ; dans les crevasses de ces rives saponifiées reluisaient, par myriades, les yeux des salamandres. D'ailleurs, pas une chauve-souris dans les airs ! pas une trace humaine. Ces lieux ne semblaient même pas hantés par les Esprits.

Tout à coup je crus entendre, dans l'éloignement, le son vague et affaibli de tambours et de trompettes ; on battait la chamade ; étions-nous signalés ?... J'avais aussi la pensée d'une ville lointaine et ancienne, saccagée et en proie à l'incendie.

Comme je rêvais à ces choses, Maria se mit à chanter un chant monotone, en souvenir de la terre des vivants :

« Je sais », chantait Maria, pendant que la barque glissait ténébreusement, « je sais un Esprit fatigué d'élé-

« vations stériles et d'espoirs fondés sur « les Ténèbres. Longtemps son vol « puissant fut l'honneur des cieux : dans « ses regards dormaient des rêves éter- « nels : les soirs l'adoraient comme leur « hôte et leur génie : les couchants, lors- « qu'il s'exaltait au sein de leurs pro- « fondeurs hantées par les mânes des « Dieux, empourpraient le glorieux veil- « leur de flammes et de merveilles ; — il « s'attarda, par une soirée d'orgueil, « d'amour et de triomphe : et la nuit « foudroya ce mage de l'Ether. »

« Maintenant les cieux l'ont oublié. « Sa vue ne peut plus en explorer les « parages ennemis. Il est tombé à tra- « vers ses espérances perdues ; il ira « s'ensevelir dans la dureté de son « adieu. »

Je me penchai vers elle : « De qui psalmodies-tu ainsi le chant de mort ?... » lui demandai-je à voix basse. — « De

ton Esprit », me répondit-elle, « de ton Esprit, chère âme assombrie par mon amour !... » Et, indiquant les ténèbres, avec un sourire, elle ajouta : — « Je suis la fille de cet Erèbe ! — Tu cherchais l'immortalité ? Tu la demandais autrefois ?... Regarde ! Reconnais-toi dans cette nature ! Reconnais tes pensées dans ces grandes fleurs maudites !... Ces eaux, et cette terre, et ces collines, c'est ton cœur dans l'épouvante !... Tu as douté à cause de la beauté d'une créature ?... Reconnais ton âme dans ce ciel interdit !... Nous sommes ici à jamais, sans savoir où nous sommes, sans nous aimer, sans nous souvenir !... La voilà !... la voilà, l'Immortalité ! » — Et comme je sentais couler mes larmes, je vis distinctement au loin une foule de formes humaines, rougies par les reflets d'un incendie immense. Elles descendaient, embrasées, une montagne, dans une course folle ;

les doigts crispés brandissaient des torches ; les yeux étaient convulsés vers le ciel ; les bouches criaient à travers la désolation des rêves : « l'Immortalité ! L'Immortalité ! » et les formes disparaissent de l'autre côté de la montagne. Alors je sentis mes yeux se fermer ; les ombres devinrent plus profondes ; la barque fatale se dérobait sous moi ; je crus sombrer ! Je poussai le cri le plus terrible ! Le premier sans doute dont un vivant eût osé jamais faire retentir ces régions de désespoir et d'horreur ; — la vision s'effaça ; et je m'éveillai pendant que les échos infinis de ce monde intérieur répétaient toujours au loin, bien loin, à travers les siècles : « L'Immortalité !... l'Immortalité !... »

— Dieu soit loué !... je vis encore. — Ce n'était qu'un rêve ; — un mensonge dont la signification est nulle et absurde. Je suis bien éveillé.

Il se met à rire.

C'est la belle matinée d'amour et de joie ; c'est le soleil de l'espérance.

SCÈNE III

SAMUEL, GŒTZ

descendant les marches de l'auberge.

GŒTZ

l'apercevant.

Samuel !... enfin le voilà.

Il s'approche.

Que deviens-tu, grand homme... demi-dieu ?... Mais...

Le regardant.

Est-ce bien toi d'abord ?...

SAMUEL

lui tendant la main.

Sans doute, mon cher Gœtz ; ne me reconnais-tu pas ?

GŒTZ

Ton regard, — c'est surprenant ! — ton visage et ta voix sont changés ; cela ne m'a pas produit cette impression quand tu es arrivé l'autre soir.

SAMUEL

Ah ! c'est que, depuis mon retour, j'ai rencontré quelqu'un dont la vue m'a transfiguré.

GŒTZ

Puis-je savoir...

SAMUEL

Une femme.

GŒTZ

Comment ! toi tu daignes parler d'une femme ?... Et cette rencontre a été d'une si saisissante nature pour toi que je l'ai deviné !... Par Eros !... ce front radieux...

en effet, je ne te reconnais plus... Dis-moi quelle histoire...

Il met son bras sous le sien ; les deux jeunes gens se promènent en causant.

SAMUEL

Il faudrait des siècles pour te l'apprendre ! J'aime une jeune femme qui a des yeux chastes et graves, et qui s'est donnée à moi dans le premier regard et à jamais... Oh ! si tu savais quelle pure intelligence ! et, au milieu d'enfantillages divins, quelles nobles pensées !... Il me fallait l'impossible et je l'ai trouvé ; j'ai vu dans le regard de cette enfant l'oubli de la terre et du ciel !... l'idéal.

GŒTZ

Ah ça ! mais... — c'est-à-dire enfin... où l'as-tu vue ?

SAMUEL

Ici, le soir même de mon retour ; elle

passait, se promenant seule sous les arbres, comme un génie. Je dormais, elle m'a réveillé, m'a dit : « Je vous aime !... » et m'a conduit dans je ne sais quel palais enchanté.

GŒTZ

C'est un conte des *Mille et une Nuits !*

SAMUEL

Juste ; mais c'est la vérité.

GŒTZ

Par Astarté la Syrienne ! tu es un heureux mortel !

Des chants funèbres se font entendre dans le lointain, en grande musique.

LES VOIX

Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus !

SAMUEL

Qu'est-ce que cela ?

GŒTZ

Des psaumes. C'est un enterrement qui sort de l'église.

SAMUEL

Ah ! parlons de la vie ! l'univers a changé d'aspect pour moi !... Ce sont des clartés dans les fleurs, les feuillages, les montagnes, dans toute la nature. Je n'avais rien vu... Si tu savais combien je suis heureux !... comme un enfant naïf, qui s'étonne de toutes les choses qu'il voit.

GŒTZ

Ah ! tu comprends la Terre maintenant !

SAMUEL

Figure-toi, — mais en vérité, c'est

impossible ! c'est plus qu'un ange, c'est une femme ! — un être accompli de beauté, de grâce et de passion ! Ayant cette force d'attendre son rêve la moitié de sa jeunesse, sans recevoir du monde une seule ombre sur son front de vierge et conservant sa blancheur de cygne et d'hermine, afin de se donner un jour avec toute son âme, tout son cœur et toute sa beauté.

GŒTZ

Je ne comprends pas bien.

SAMUEL

Et quand le destin lui montre brusquement ce qu'elle lui a rêvé, figure-toi cette jeune femme trouvant dans son cœur une certitude d'elle-même assez puissante pour oser, sans préambule, sans souci des vaines convenances, sûre, enfin, d'être comprise dans sa candeur

auguste, trouvant, dis-je, cette grandeur de l'aborder aussi brusquement que le Destin le lui montre, et de lui dire : « C'est vous ? Je vous cherchais. Voici comment je suis et comment je vous ai attendu. Maintenant c'est moi : nous nous aimons depuis toujours. Réunissons bien vite ce que nous avons de trésors l'un et l'autre pour aller vivre ensemble et mourir. »

GŒTZ

après un instant d'ébahissement silencieux.

Ah ! les hommes de génie sont bien étonnants !... Comment ! toi... l'une des intelligences les plus sublimes dont s'honore l'espèce humaine, tu t'imagines qu'une telle femme existe, et que ces choses arrivent dans la vie réelle ?... Et tu es un grand mathématicien ! un savant à trente carats ; un penseur démesuré !... Ah ! ah !

Il rit.

SAMUEL

riant et calme.

Gœtz, ce que je dis est vrai.

Soulevant une bourse fort lourde qu'il a tirée de sa poitrine.

Si vrai — que, — tiens : voici, en or, en billets et en diamants, le prix de ma fortune vendue depuis deux jours ! — Je pars ; viens avec nous si tu veux.

GŒTZ

Cher Samuel, que l'on supporte, — et cela le sourire sur les lèvres, — douze ans de dénûment, relevé des souffrances d'une maladie aiguë, et que l'on monte ensuite aux échafauds possibles d'un pied leste et joyeux, pour l'amour d'une telle femme, je l'admets !... Ce serait même un devoir, selon moi ; mais qu'une telle femme existe sous le soleil ? non !... c'est insensé d'y croire une minute.

SAMUEL

J'aime à voir que tu comprends comme il faut cette merveille parmi les créatures ! Sur mon âme, il ne me fallait pas moins pour me ressusciter !... Mon cœur attendait sans battre, et je le croyais mort. Je ne m'étonne plus maintenant.

LES VOIX FUNÈBRES
très rapprochées.

Tuba mirum spargens sonum,
Per sepulchra regionum
Coget omnes ante Thronum !

SAMUEL

Qu'est-ce donc que cela ?

GŒTZ

Je te l'ai déjà dit : c'est un enterrement. Il s'agit de cette brillante courti-

sane... tiens, dont je t'ai parlé !... la comtesse Elën ; elle est morte cette nuit. On suppose même un crime, une jalousie de métier !... Circonstance bizarre : on m'a dit qu'elle est tombée, subitement, au milieu d'un bal donné en réjouissance de s'être défaite d'un amour qui l'ennuyait ; — l'un d'entre nous, à ce que l'on ajoute. Enfin, peu importe ! C'était une femme bien charmante.

SAMUEL

Comment peux-tu parler ainsi d'une effrontée de cet ordre ?... Si tu savais, Gœtz ! si tu pouvais... Elle est seule au monde, Maria !... Quels songes de gloire et d'avenir ! O mélancolie des séraphins ! O pureté de son auguste visage !... — et son front innocent !... — C'est son âme surtout, son âme élevée et douce, que j'aime !... Mais où donc est-elle,

l'enfant ? Je m'attends à la voir à chaque minute... Elle est à l'église peut-être...

GŒTZ

Tiens, voici le cortège.

La tête de la sombre procession apparaît au fond, à droite : un maître de cérémonies, la chaîne d'acier au cou, la baguette d'ébène à la main ; puis des enfants de chœur portant des encensoirs d'or et des corbeilles pleines de feuilles de roses ; puis des pénitents blancs et gris, le capuchon baissé, le cierge à la main ; puis l'officiant ; puis deux religieux portant des bannières de deuil ; puis la croix ; puis le char funèbre, surmonté du dais aux panaches blancs, aux rideaux de velours noir. Dans le char, traîné par quatre chevaux caparaçonnés de draperies noires, le cercueil ouvert, suivant la coutume italienne. ELËN y est couchée, la tête découverte, ses grands cheveux épars sur le linceul constellé de lames argentées, qui est jeté sur le reste de son corps. Puis quatre hommes, vêtus de noir, officiels, tenant sur l'épaule une bêche et un paquet de cordes à la main ; puis un écuyer, vêtu de noir, tenant et contenant par la bride, à pied, le cheval

blanc d'ELËN ; puis TERESA et CARMEN, en deuil et voilées ; puis TANNUCIO, en deuil ; puis des seigneurs et des dames voilées ; puis des passants ; puis des pages tenant des lévriers accouplés et le faucon sur le poing, en deuil. Au bruit des psaumes, les étudiants sont descendus de l'auberge, des torches funèbres à la main : tout le monde a la tête nue.

LES VOIX

— sur la scène, éclatantes. —

Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura
Judicanti responsura.

SAMUEL

troublé.

Ah ! qu'est-ce donc à la fin que cela ?...

Se rappelant.

Ah ! oui... je sais.

Se découvrant et haussant les épaules.

Tant de bruit pour une fille !

Sans se détourner et tressaillant.

Oh ! quel souvenir !... il me semble avoir entrevu le page... le sommeil m'accablait... Qu'est-ce que je fais ici ?...

GŒTZ

pensif

Elle était bien belle, en vérité.

Il tire un médaillon de sa poitrine et le présente à SAMUEL.

Tiens, regarde.

SAMUEL prend machinalement le médaillon, y jette un regard distrait ; son visage devient livide ; puis, après un terrible silence, il se détourne, aperçoit ELËN sur le cercueil et s'avance au milieu du Théâtre.

SAMUEL

d'une voix tonnante.

Arrêtez !

Il entr'ouvre et jette son manteau ; montrant ses insignes.

TOUS LES ÉTUDIANTS

les reconnaissant.

Le Consul !

Ils tirent leurs grandes épées ; se rapprochent sur un coup de sifflet, et font cercle devant la foule, autour de SAMUEL et du char funèbre, empêchant d'avancer.

SCÈNE IV

SAMUEL, GŒTZ, TERESA, CARMEN, TANNUCIO, ETC.

SAMUEL

se précipitant sur le char, l'escaladant et apparaissant au fond, debout, terrible, entre les rideaux mortuaires qu'il écarte des deux mains, et considérant ELËN dans le cercueil.

Ah ! je comprends ! Tu as joué avec

mon âme et tu es morte au milieu de ta victoire...

Il s'arrête.

Tu es venue m'embrasser au front pendant mon sommeil ; par toi, je suis tombé jusqu'à la vie. O fiertés perdues ! je suis le fantôme de ce que j'étais.

D'une voix basse et continue, et croisant les bras sur sa poitrine.

Ainsi tu m'as volé mon premier amour ! Tu as souillé les premières paroles de ce cœur chaste et tu l'as prostitué de ton souffle sacrilège ! Tu m'as déshonoré aux yeux de Dieu ! Tu as raillé la dignité de ma conscience impudemment. Tu as souffleté l'idéal sacré, plus noble que le blason des rois, qui veillait dans un précurseur ! Tu m'as menti !

Tranquille.

Dors en paix, femme, je te pardonne ;

c'est à moi d'expier seul un moment de faiblesse.

Se redressant et d'une voix vibrante.

Mais, comme je fus ton convive et que ton pain m'est resté amer ; comme tu aimais l'or, auquel, raisonnable et désillusionnée, tu sacrifiais la vertu ; comme je fus ton dernier amant, et que la mort, soudaine, ne m'a point permis de m'acquitter envers toi ; comme je ne puis rien accepter de toi ni rien te devoir, morte ou vivante, tiens !

Il jette l'anneau, puis sa bourse sur le cercueil.

Je t'estime la rançon d'un empereur ! je veux être quitte envers toi !

SCÈNE V

LES MÊMES ;
ANDRÉAS DE ROSENTHAL, *puis* GRÈTE.

ANDRÉAS

hors de lui, se précipitant l'épée à la main.

Monsieur, vous venez de prononcer des paroles et de commettre une action qui me révoltent ; je ne sais de quel nom les flétrir, car je les crois sans exemple jusqu'à vous !

En voyant ANDRÉAS l'épée nue, les SEIGNEURS ont tiré leurs épées. SAMUEL étend la main ; on s'arrête.

SAMUEL

descendant du char et regardant fixement le Chevalier.

Monsieur, je puis estimer la démarche dangereuse que vous venez d'accomplir.

Je rends justice à l'homme du monde parlant au nom des convenances sacrées, mais nos vertus ne sont pas les mêmes. Si irréprochable que vous soyez, il y a des abîmes entre nous. Dieu seul peut savoir ce qui vient de se passer ; je m'abstiens de reprendre votre conduite, n'essayez pas de juger la mienne ; les consciences sont diverses.

GRÈTE est descendue de l'auberge pendant ces paroles, et s'approche à travers la foule.

ANDRÉAS

Toutes les consciences disent qu'il faut laisser dormir les morts.

SAMUEL

Et si la mienne m'affirme que cette femme n'a jamais fait partie des vivants, pensez-vous encore une fois que l'épée soit le juge et décide cette question ?...

Tirant sa rapière et se retournant.

Étudiants !... moi, Samuel, baron de Wissler, docteur de l'Université de Dresde, président des étudiants de Saxe, grand émissaire de la Vente-Suprême d'Allemagne, je vous rends cette épée, portée autrefois par les Francs-Juges. Elle était destinée, dans ma main peut-être, à reluire encore pour une mission de gloire et d'affranchissement. Je ne l'ai jamais tachée jusqu'à cette heure que du sang des ennemis, lorsqu'à vingt ans je la portais déjà dans les batailles ! Reprenez-la, je ne suis plus digne de la garder.

On a reculé devant lui avec effroi pendant ce discours. — Au Chevalier :

Quant à vous, Monsieur, si je croisais le fer avec vous, je vous tuerais peut-être. Je vous prie de ne pas ajouter un remords à mon désespoir... Adieu.

SCÈNE VI

LES MÊMES; MADAME DE WALHBURG
voilées de noir.

SAMUEL

Maintenant, frères, je ne suis plus rien, je rentre dans l'oubli pour jamais.

Il détache ses insignes et sa croix orientale et les remet à GŒTZ.

MADAME DE WALHBURG
à Andréas qui remet l'épée au fourreau.

Et vous ?...

ANDRÉAS
se détourne, la reconnaît, recule d'un pas et tire de sa poitrine le bouquet d'immortelles, puis le lui offre avec tristesse.

ANDRÉAS

à voix basse.

Je vous pardonne, puisqu'elle vous a pardonné.

MADAME DE WALHBURG

prenant les fleurs.

Oh !

Elle cache son visage.

ANDRÉAS

Éloignez-vous de moi seulement.

TANNUCIO sort de dessous le char et montre la bourse jetée par SAMUEL.

TANNUCIO

Tout est bien qui finit bien.

Il la met dans sa poche et disparaît sans être vu.

GŒTZ

à Samuel.

Mais tu es sauvé, frère, puisque tu parles si terriblement !... tu es guéri. Reste avec ceux qui t'aiment et qui t'admirent.

SAMUEL

secouant la tête.

Frères, on peut jeter une pierre dans certaines ondes : les cercles s'effaceront vite ! Mais il est des eaux profondes ; et si l'on y jette la même pierre, les cercles vont se prolongeant à l'infini et ne s'effacent jamais. Adieu !

GŒTZ

Oui, je comprends : tout le crime de cette femme est que son caprice fatal soit tombé sur toi plutôt que sur un autre.

Rêvant.

Parce que cette enfant a voulu se distraire, à tout hasard, oui, peut-être qu'une œuvre sublime, remplie de découvertes et de transfigurations, et cela dans la science de la pensée ! sera retardée ou perdue pour l'Humanité entière. — C'est triste et mystérieux. — Que choisis-tu ?

SAMUEL

L'exil ! la prière ! la nuit !...

GRÈTE

agenouillée près de SAMUEL et lui prenant la main.

Vous partez, Samuel !... ô mon Dieu !..

SAMUEL

la regarde, et, après un silence, l'embrasse au front. Puis il se drape silencieusement dans son manteau, prend un bâton de voyage, serre la main de GŒTZ et monte le chemin, seul, au fond, d'où il domine toute la scène au moment où la toile tombe.

SAMUEL

Adieu, mes frères et mes amis !...
Adieu !...

GŒTZ

soutenant GRÈTE agenouillée et évanouie et la regardant pensif !...

Pauvre enfant !...

RIDEAU

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS	V
BIBLIOGRAPHIE	XVII
PERSONNAGES	3
ACTE PREMIER	5
ACTE DEUXIÈME	59
ACTE TROISIÈME	111

CE LIVRE, LE TROISIÈME DE
LA COLLECTION DU « THÉATRE
D'ART », A ÉTÉ ÉTABLI PAR
AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE CINQ CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUIT EXEMPLAIRES, SOIT : 5 EX. SUR VIEUX JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 A 5 ; 18 EX. SUR CHINE, NUMEROTÉS DE 6 A 23 ; 25 EX. SUR JAPON IMPÉRIAL (DONT 5 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 24 A 43 ET DE 44 A 48 ; ET 1550 EX. SUR PAPIER VÉLIN DES MANFACTURES DE RIVES (DONT 50 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 49 A 1548 ET DE 1549 A 1598, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR GEORGES PROTAT, A MACON, LE XXVI JUILLET MCMXVIII. LES ORNEMENTATIONS
TYPOGRAPHIQUES ET VIGNETTES
ONT ÉTÉ DESSINÉES ET GRAVÉES
SUR BOIS PAR LOUIS JOU

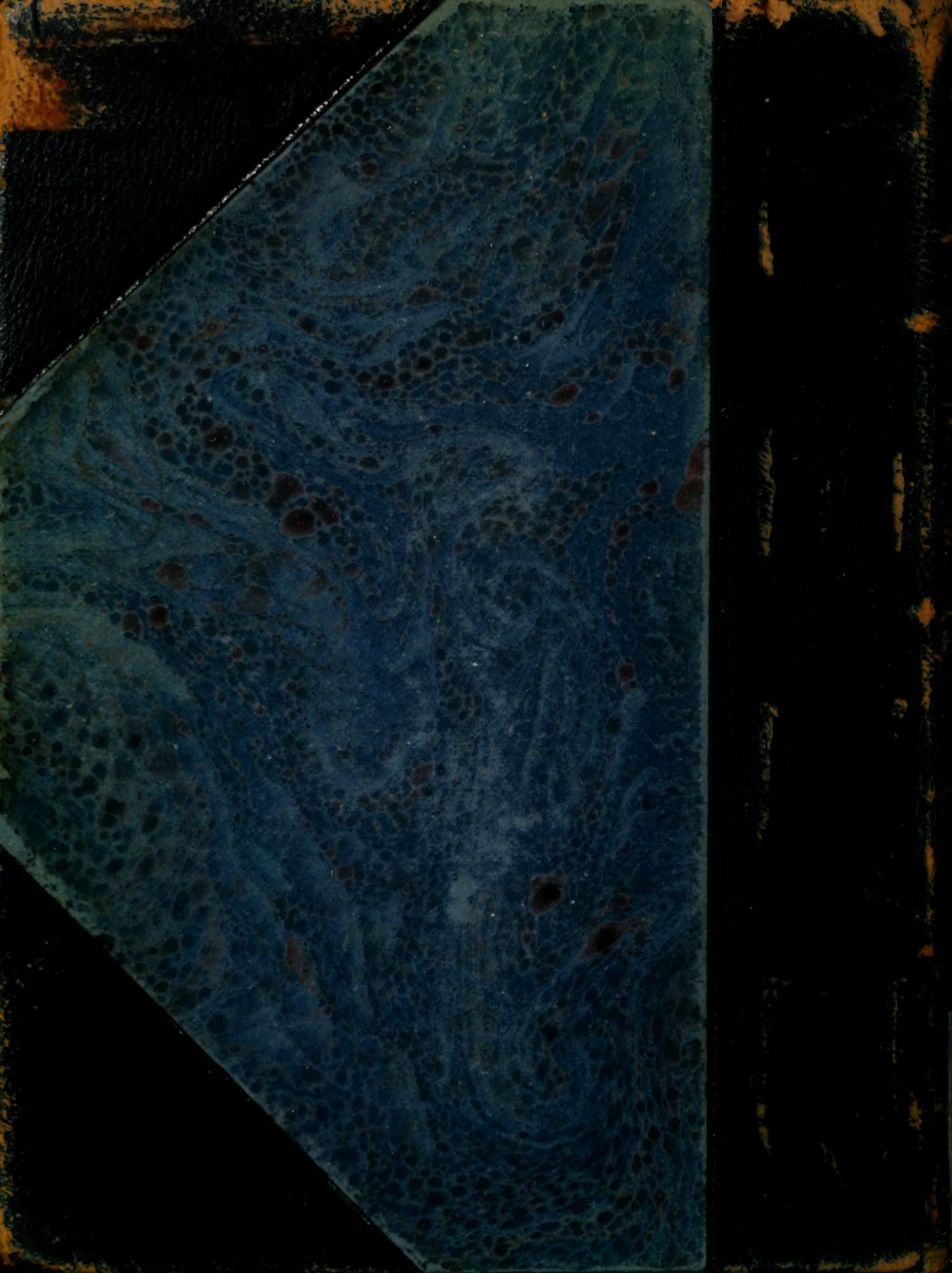
12 fr.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR - 5 1971
APR 30 1971

a39003 003936704b

CE PQ 2476
.V4E4 1918
COO VILLIERS DE ELEN.
ACC# 1228560

CE